

Table

Premier jour, matin	Domremy	2
	Nazareth	4
Premier jour, après-midi	La Pucelle	7
	Samarie	12
Deuxième jour, matin	Fille Dieu, va !	16
	Le baptême de Jésus	20
Deuxième jour, après-midi	Le saut de Beaurevoir	24
	Les tentations de Jésus	27
Troisième jour, matin	La petite fille espérance	31
	La miséricorde	33
Troisième jour, après midi	Confessez-vous !	39
	Convertissez-vous !	42
Quatrième jour, matin	Hérétique ?	48
	Gethsémani	53
Quatrième jour, après-midi	Relapse ?	57
	Golgotha	59
Cinquième jour, matin	Au Royaume de paradis	63
	La communion des saints	66
Cinquième jour, après-midi	La Dame et le Chevalier	71
	Vivre en ressuscité	73

Premier jour, matin.

DOMREMY...

Je vous invite à contempler quelques uns des mystères de la vie de Jésus en nous aidant de la manière dont Jeanne d'Arc les a vécu dans sa propre existence. Par bonheur, nous disposons pour connaître Jeanne d'une documentation abondante qui nous permet de trier le vrai du faux : chroniques du temps, mémoires de certains contemporains comme le grand théologien Jean Gerson, les comptes de la ville d'Orléans, les conclusions de l'interrogatoire auquel elle fut soumise à Poitiers, les minutes en français du Procès de Rouen, le texte officiel établi en latin de ce Procès de condamnation et le dossier authentique du Procès d'annulation. Que disent ces documents ?

Ils disent que Jeanne est une paysanne de Domremy, petit village situé aux franges du Barrois et de la Lorraine. Elle est fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée son épouse. A l'occasion, elle garde les moutons de la famille, elle apprend à coudre à filer, ne sait ni lire ni écrire. Elle est « *comme les autres* » filles du village, un rien plus pieuse. Au début de l'adolescence, elle se met à entendre des « *voix* ». Écoutons-la lors de la première audience publique du mercredi 21 février 1431, à Rouen :

- Mgr Cauchon : « *Bien. Votre âge.* »
- Jeanne : « *A peu près 19 ans. C'est de ma mère que j'ai appris Pater Noster, Ave Maria, Credo. Je n'ai appris ma croyance d'ailleurs que de ma mère.* »

C'est donc uniquement la famille et l'instruction orale donnée à la maison qui a compté pour Jeanne. Vingt cinq ans plus tard , c'est le même son de cloche que nous entendons de la bouche des gens de son village. Ils se pressent du 28 janvier au 30 janvier 1456 autour du presbytère de Domremy où se sont installés les commissaires pontificaux. Vingt et un témoins de son enfance parlent ainsi de « *Jeannette* », comme ils l'appellent :

- Jean Moreau, un de ses parrains : « *Dans son premier âge, Jeannette était bien décemment élevée dans la foi et les bonnes mœurs, tellement qu'à Domremy tout le monde l'aimait, ou quasi. Elle savait bien sa croyance Jeannette : Pater Noster, Ave Maria, comme les autres petites le savent.* »
- Béatrice, veuve d'Estellin, une de ses marraines : « *Elle était bien instruite de sa foi chrétienne, Jeannette, comme les autres filles de son âge ; et depuis son enfance et son adolescence jusqu'à son départ de chez ses parents, elle a été élevée dans les bonnes mœurs, fille pure, de bonne conversation, fréquentant souvent et pieusement les églises et les lieux saints, tellement que, quand Domremy fut brûlé, Jeannette se rendait à*

Greux pour y entendre la messe...à ce me semble, il n'y avait pas meilleure fille dans les deux villages ».

- Henri Arnoul, curé de Gondrecourt-le-Château, qui l'a plusieurs fois entendue en confession : *« c'était une bonne fille et craignant Dieu. Quand elle était à l'église, on la voyait parfois prosternée devant le crucifix ou bien les mains jointes , fixant de tous ses yeux le crucifix ou Notre Dame »*
- Colin, fils de Jean Colin, un camarade d'enfance : *« Presque chaque samedi après-midi, Jeanne avec sa sœur et d'autres femmes, allait à l'ermitage de Notre-Dame de Bermont et portait des cierges. Elle était très dévote envers Dieu et la Bienheureuse Vierge, au point que, à cause de sa piété, moi-même, qui étais jeune alors, et d'autres jeunes gens, nous la taquinions. »*
- Hauviette, femme de Gérard (son amie qui, depuis Péguay, est inséparable de Jeanne) : *« Elle était bonne, simple et douce. Elle allait souvent à l'église et aux lieux saints, de son plein gré. Cela la gênait d'entendre les gens lui dire qu'elle était trop dévote. (...) Elle se confessait volontiers aux dires du prêtre du village (...) Je n'ai pas su quand Jeannette s'en est allée, et à cause de cela, j'ai beaucoup pleuré, car je l'aimais beaucoup pour sa gentillesse, et j'étais sa compagne... »*

Domremy, en ce début de XVe siècle, est une terre évangélisée. Comme ses amies, Jeanne a appris le « Notre Père » et le « Je vous salue » sur les genoux de sa maman. Elle a été nourrie d'évangile en même temps que de lait maternel. « Jeannette », comme l'appelle ses compatriotes, est une « *comme les autres* », une chrétienne moyenne de ce coin de campagne. Voici un dernier témoignage, celui d'un garçon un peu plus jeune qu'elle.

- Simonin Musnier : *« Je sais qu'elle était bonne, simple et pieuse, craignant Dieu et ses saints(...) Quand j'étais petit, , j'étais malade, et Jeanne venait me réconforter. Quand on sonnait les cloches, elle se signait et se mettait à genoux. Elle n'était pas paresseuse, travaillait volontiers, filait allait à la charrue avec son père... »*

Cette mention des cloches nous amène à la vocation de Jeanne. Écoutons la raconter l'expérience lors de l'interrogatoire du jeudi 22 février 1430, à Rouen :

- Jeanne : *« Quand j'avais treize ans, j'eus une voix venant de Dieu, pour m'aider à me gouverner. La première fois, j'eus très peur. La voix vint, à l'heure de midi, c'était l'été, dans le jardin de mon père. Je n'avais pas jeûné le jour précédent. J'entendis la voix du côté droit, vers l'église. Presque*

toujours , il y a une clarté qui l'accompagne. Cette clarté est du même côté où j'entends la voix, et il y a là généralement une grande clarté (...)

- Maître Beaupère : *« Quel conseil vous donnait cette voix pour le salut de votre âme ? »*
- Jeanne : *« De me bien conduire, de fréquenter l'église. Et la voix me disait qu'il était nécessaire que je vienne en France (...) Elle me disait deux ou trois fois par semaine qu'il fallait que je parte et vienne en France... et je ne pouvais plus direr là où j'étais... »*

Treize ans : au XVe siècle, ce n'est plus l'enfance. Une fille était considérée comme majeure à 12 ans. Pourtant, les poètes Charles Péguy et Paul Claudel ont raison de parler de Jeanne comme une enfant. Pour répondre, avec une telle disponibilité, à une mission humainement « impossible », il y faut un cœur d'enfant.

« Catherine et Marguerite. Je les reconnais ! La Catherine qui dit : « De Profundis » et la Marguerite bleue et blanche dans le ciel qui dit : « Papa, Maman ! » Comme je les ai écoutée jadis à Domremy, la Catherine et la Marguerite !... Catherine ! Marguerite ! Et moi, ce petit bout de femme dans les orties et les boutons d'or, si ébahie qu'elle en oubliait de manger sa tartine » (Paul Claudel, « Jeanne au bûcher »).

*« Et ce grand général qui forçait des provinces
Comme on gaule des noix avec un grand épieu
N'était dans les honneurs et les jeux des princes
Qu'une humble enfant perdue en son amour de Dieu... »*

(Charles Péguy, « Eve »).

...NAZARETH

Si les documents anciens qui nous parlent de Jésus n'ont pas l'exceptionnelle qualité historique de ceux que nous possédons pour Jeanne d'Arc, ils sont loin d'être négligeables. Après les hésitations de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, tous les historiens sont aujourd'hui unanimes à reconnaître l'existence historique de Jésus et à y déceler un noyau dur qui demeure au-delà de discussions toujours ouvertes. Nous possédons par exemple près de 5000 manuscrits anciens des évangiles contre quelques centaines tout au plus pour des auteurs anciens aussi connus que Cicéron, Eschyle ou Tacite. Ceci et d'autres faits encore permettent à un historien contemporain comme D.Marguerat de tranquillement conclure : *« les historiens ne disposent sur la vie d'aucun autre personnage de l'antiquité d'une documentation historique aussi abondante et aussi proche de l'événement »*.(D. Marguerat, « Jésus de l'histoire »).

Je vous propose de goûter une scène de l'évangile, celle de l'annonce faite à Marie, que l'on trouve en Luc 1, 26-38. Avec l'histoire, il vous est possible d'expérimenter une manière de la prier, inspirée des « Exercices » de saint Ignace de Loyola.

1. *Avant la prière, je me fixe sur quoi je vais prier (par exemple, - L'ange annonce la conception de Jésus à la jeune fille de Nazareth - L'ange confirme son annonce en révélant la conception de Jean Baptiste - Marie répond : « Voici la servante du Seigneur... »). Je décide le lieu où je vais prier (chapelle, chambre, la nature,... et enfin le temps que je vais prier (1/2 h, $\frac{3}{4}$ h ou 1h).*
2. *Mise en présence de Dieu : je me tiens debout, les mains ouvertes, me reconnaissant pauvre mais confiant.*
3. *Je dis cette prière préparatoire (ou une autre semblable) : « Seigneur, je m'offre tout entier avec mon corps, mon affectivité, mon intelligence, ma mémoire, mon cœur pour que tout ce qui se passe dans ce temps de prière soit pour ta louange et ton service ».*
4. *Je canalise mon imagination en visualisant la scène : je vois la petite maison de Nazareth, la chambre où se tient la jeune-fille. Son intérieur, reflet du cœur, est ordonné et net. Elle file, les doigts occupés laissant son cœur libre pour prier... L'ange lui parle : je le vois. Marie s'étonne, répond, écoute, s'humilie, rend grâce.*
5. *Je lis alors lentement le texte. Je m'arrête sur les mots, les images qui me touchent. Je les goûte intérieurement*
6. *Quand s'achève le temps décidé pour la prière, je le conclus en rendant grâce.*

Marie est vierge et mariée : les filles du temps étaient mariées dès 12-13 ans, mais restaient chez leurs parents quelques années encore, sans cohabiter avec leur conjoint.

- L'ange a une salutation bien surprenante : « *Réjouis-toi, comblée de grâce* ». Quelle est donc cette grâce faite à la jeune fille de Nazareth ? C'est l'annonce de la conception d'un fils, auquel elle donnera le nom de Jésus , c'est-à-dire « *le Seigneur sauve* », qui sera « *Fils du Très-Haut* » et même « *Fils de Dieu* ». Les expressions sont sans équivoque pour une oreille juive : elle comprend qu'elle est appelée à devenir la mère du Messie.

- « *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* », interroge Marie. Connaître ici a son sens biblique de relations sexuelles. L'ange répond à la question, sans la critiquer, et donne un signe heureux : Elisabeth, sa parente âgée, est enceinte de six mois. Il précise que l'enfant sera Fils de Dieu, car il sera créé par la toute-puissance de Dieu dans l'action de l'Esprit Saint. Il sera un être radicalement neuf par le lien unique qui le rattache à Dieu. Marie sera prise sous l'ombre de Dieu, comme jadis la Tente du Témoignage qui protégeait l'Arche de l'Alliance où résidait la Gloire du Seigneur.

-« *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole* » Mesure-t-on toujours l'extraordinaire confiance dont fait ici preuve Marie ? Car enfin, on n'était pas tendre à l'époque pour les filles ayant conçu en dehors du mariage. Marie, comme ses sœurs du Nigéria, d'Iran ou d'ailleurs, risque bel et bien la lapidation. Quel saut dans la confiance en Dieu et en son fiancé Joseph ! C'est la confiance de l'enfance du cœur, dont a si bien su parler Georges Bernanos.

« Personne n'a vécu, n'a souffert, n'est mort aussi simplement et dans une ignorance aussi profonde de sa propre dignité, d'une dignité qui la met pourtant au-dessus des Anges (...) Certes notre pauvre espèce ne vaut pas cher, mais l'enfance émeut toujours ses entrailles, l'ignorance des petits lui fait baisser les yeux (...) Mais ce n'est que l'ignorance après tout. La Vierge était l'Innocence (...) Le regard de la Vierge est le seul regard vraiment enfantin, le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur (...) Ce regard (...) de la tendre compassion, de la surprise douloureuse, d'on ne sait quel sentiment encore, inconcevable, inexprimable, qui la fait plus jeune que la race dont elle est issue, et bien que Mère par la grâce, Mère des grâces, la cadette du genre humain. » (Journal d'un curé de campagne).

Dans un sermon célèbre, saint Bernard a ciselé, lui aussi, des mots étincelants :

« Pourquoi tarder ? Pourquoi trembler ? Crois, parle selon ta foi et fais-toi tout accueil. Que ton humilité devienne audacieuse, ta timidité, confiante. Certes il ne convient pas en cet instant que la simplicité de ton cœur virginal oublie la prudence ; mais en cette rencontre unique ne crains point la présomption, Vierge prudente. Car si ta réserve fut agréable à Dieu dans le silence, plus nécessaire maintenant est l'accord empressé de ta parole. Heureuse Vierge, ouvre ton cœur à la foi, tes lèvres à l'assentiment, ton sein au Créateur. Voici qu'au dehors le Désiré de toutes les nations frappe à ta porte. Ah ! si pendant que tu tardes il allait passer son chemin, t'obligeant à chercher de nouveau dans les larmes celui que ton cœur aime. Lève-toi, cours, ouvre-lui par ton consentement.

Voici, dit-elle, la servante du Seigneur : que tout se passe pour moi selon ta parole. » (Sermon sur les louanges de la Vierge Marie).

Premier jour, après-midi

LA PUCELLE

Jeanne revient sur sa vocation lors de l'interrogatoire du lundi du Laetare, le 12 mars 1431 :

- *« La première fois que j'entendis la voix, je vouai ma virginité pour la garder tant qu'il plairait à Dieu. J'avais 13 ans environ ».*

Spontanément, sans avoir besoin de prendre conseil auprès d'un confesseur, Jeanne répond à l'appel qu'elle reçoit par l'offrande de tout son être. Du fond du cœur, dès le signe perçu, elle ne veut plus appartenir qu'à Dieu seul.

« *La Pucelle* » : elle tient à ce titre. Lorsqu'elle se présente au dauphin à Chinon, son confesseur, Jean Pasquerel, raconte :

- *« Lorsqu'il la vit, il demanda à Jeanne son nom et elle répondit : 'Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle et vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims...' ».*

Pour tester sa sincérité, elle sera soumise à deux examens de virginité par des femmes désignées à cet effet, le premier à Poitiers, et l'autre à Rouen. Jean Pasquerel se souvient du premier en ces termes :

- *« J'ai su qu'à son arrivée devers le roi, elle fut examinée deux fois par des femmes pour reconnaître ce qu'il en était, si c'était un homme ou une femme, si elle était vierge ou non. On la reconnut femme, mais vierge et jeune-fille »*

Plus tard, alors qu'elle est prisonnière des Anglais, elle subit un nouvel examen qui arrive au même constat. Touchée, la duchesse de Bedford (l'épouse du Régent d'Angleterre) fait défense aux geôliers de la molester.

Jeanne s'est donc placée d'emblée dans la longue lignée des vierges consacrées. Ses juges, pendant le procès de Rouen, ne manqueront pas de l'attaquer, de biais, sur ce point précis :

- *« Maître Jean de la Fontaine : Quand vous avez promis à Notre-Seigneur de garder votre virginité, était-ce à Lui que vous parliez ?*
- *Jeanne : Il devait bien suffire de la promettre à ceux qui étaient envoyés de par Lui, à savoir sainte Catherine et sainte Marguerite. »*

Ses parents, après sa première démarche infructueuse auprès du capitaine de Vaucouleurs Robert de Baudricourt, s'effrayent : à l'époque une fille aux armées

ne peut être qu'une « fille à soldat ». Aussi essayent-ils d'arranger un mariage en lui proposant un mari. Jeanne refuse. Le jeune homme éconduit l'assigne devant l'Officialité (tribunal ecclésiastique) de Toul en rupture de promesse de mariage. Le juge du procès de condamnation tente de la piéger sur ce sujet le lundi 12 mars 1431 :

- Jean de la Fontaine : « *Qu'est-ce qui vous poussa à faire citer un homme à Toul, en rupture de promesse de mariage ?* »
- Jeanne : « *Je ne le fis pas citer ; c'est lui qui me fit citer. Et je jurai devant le juge de dire la vérité, que je ne lui avais pas fait de promesse. Dès le première fois que j'ai entendu la voix, je fis vœu de virginité tant qu'il plairait à Dieu. J'avais 13 ans environ. Et mes voix m'assurèrent que je gagnerais mon procès.* »
- Jean de la Fontaine : « *Les visions, en avez-vous point parlé à votre curé, ou à un autre homme d'Eglise ?* »
- Jeanne : « *Non, seulement à Robert de Baudricourt et au roi. Je ne fus pas contrainte par mes voix à les cacher, mais j'avais très peur de les révéler, par crainte des Bourguignons, qu'ils ne m'empêchent de partir. Et surtout, j'avais très peur de mon père, qu'il ne m'empêche de faire ce voyage.* »
- Jean de la Fontaine : « *Et vous croyiez bien faire, en partant ainsi sans la permission de votre père et de votre mère ? Et l'honneur que l'on doit aux parents, alors ?* »
- Jeanne : « *Pour tout le reste, je leur ai bien obéi, excepté pour ce départ. Mais depuis, je leur ai écrit, et ils m'ont pardonné.* »
- Jean de la Fontaine : « *Mais quand vous avez quitté père et mère, pensiez-vous point pécher ?* »
- Jeanne : « *Puisque Dieu le commandait, il fallait le faire. Puisque Dieu le commandait, eussé-je eu cent pères et cent mères, eussé-je été fille de roi, que je serais partie !* »

On croit entendre un pur écho de l'évangile :

« Nul n'aura laissé maison, femme, frères, parents ou enfants à cause du Royaume de Dieu qui ne reçoive bien davantage en ce temps-ci, et dans le monde à venir la vie éternelle. » (Luc 18, 28-30)

Celles et ceux que Dieu appelle à la virginité consacrée doivent savoir qu'ils entament un chemin de *pauvreté d'abord*. La virginité est pauvreté. La vierge est celle qui n'a pas encore connu d'homme, c'est une fille qui n'a pas enfanté, qui n'a rien donné. La richesse de la femme, c'est l'enfant qu'elle met au monde. La vierge et le vierge sont pauvres. N'est-ce pas ce que vit Jeanne quand elle fait cette réponse le 13 mars 1431 :

- Le juge : « *Mais pourquoi vous plutôt qu'une autre ?* »

- Jeanne : « *Il plut à Dieu ainsi faire par une simple pucelle, pour rebouter les adversaires du Roi.* »

Le 24 février, elle disait déjà :

- « *N'était la grâce de Dieu, moi-même je ne saurais que faire.* »

Le mariage est un grand mystère, de grande portée, comme dit saint Paul aux Ephésiens. Il est sacrement, signe visible de l'amour de Dieu pour son Eglise :

« Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église en se livrant pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par l'eau du baptême avec la parole. Il voulait ainsi se présenter à lui-même cette Église, toute glorieuse, sans tache ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable. Ainsi les maris doivent-ils aimer leur femme comme leur propre corps. Qui aime sa femme s'aime lui-même. Certes, nul n'a jamais haï sa propre chair; au contraire, chacun la nourrit et la soigne ainsi que le Christ fait pour l'Église, puisque nous sommes les membres de son corps. 'C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'unir à sa femme et ne plus faire à eux deux qu'une seule chair' (Gn 2.24). Grand est ce mystère : je l'entends du Christ et de l'Église »
(Ephésiens 5, 25-32)

Mais un danger d'idolâtrie peut guetter cet amour conjugal. Le seul absolu, c'est Dieu. Le vierge est celui ou celle qui ouvre un cœur pauvre pour ne le laisser combler que par l'amour de Dieu seul.

Le mariage est aussi une mission confiée à l'homme pour participer à l'acte même du Créateur qui donne vie. En donnant le jour à des enfants, l'homme se survit en quelque sorte à travers sa descendance. Mais là aussi peut se glisser de l'idolâtrie. La seule survie absolue, c'est Dieu qui donne vie et résurrection par delà la mort.

Si elle est pauvreté, la virginité consacrée peut être aussi *libératrice*. Celui ou celle qui, librement et en connaissance de cause, se sent appelé à la consécration virginale par un vœu public ou privé, se protège en quelque sorte contre lui-même et contre les autres. Il se trace un chemin droit auquel il lui suffit de rester fidèle, quelque puissent être les détours qui pourraient l'attirer. C'est en tous cas éclatant chez Jeanne. Elle assume joyeusement sa virginité et en reçoit une liberté d'allure qui la rend intrépide et décidée dans l'action, transparente d'une clarté de cristal dans toute sa personne.

Le 17 mars 1431, un juge malveillant et soupçonneux tente de lui faire dire qu'il y a là une recherche d'une sorte de pouvoir « magique ».

- Le juge : « *Votre espérance en la victoire était fondée sur votre étendard, ou sur vous-même ?* »
- Jeanne : « *Elle était fondée sur Notre Seigneur. Non ailleurs* »
- Le juge : « *Si un autre que vous l'avait porté, cet étendard, aurait-il eu la chance autant que vous ?* »
- Jeanne : « *Je n'en sais rien, je m'en rapporte à Notre Seigneur* ».
- ...
- Le juge : « *Vous a-t-il point été révélé que si vous perdiez votre virginité, vous perdriez votre chance, et que vos voix ne vous viendraient plus ?* »
- Jeanne : « *Cela ne m'a point été révélé !* »
- Le juge : « *Si vous étiez mariée, croyez-vous que vos voix viendraient encore ?* »
- Jeanne : « *Je n'en sais rien, je m'en rapporte à Notre Seigneur* ».
- ...
- Le juge : « *A-t-on point fait flotter ou tourner l'étendard autour de la tête de votre roi ?* »
- Jeanne : « *Non, pas que je sache.* »
- Le juge : « *Pourquoi fut-il porté davantage, en l'église de Reims, au sacre, que ceux des autres capitaines ?* »
- Jeanne : « *Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur !* »

Sa réponse d'appartenance exclusive à Dieu, Jeanne la maintiendra intacte à travers de très difficiles conditions de vie, qu'il s'agisse de partager les campements « *à la paillade* » (c'est-à-dire couchée sur la paille) avec les soldats, ou, pire, en se trouvant exposée aux harcèlements des geôliers anglais dans la prison de Rouen.

Ferme dans sa virginité, Jeanne n'en n'est pas moins féminine, évidemment. Lorsqu'on lui demande au procès si elle sait coudre, elle répond : « *Pour filer et coudre je ne crains femme de Rouen !* » Elle a aimé porter, avant sa capture, belles robes et tenues de cour. Elle était aussi séduisante qu'une autre. Son intendant (= officier d'ordonnance) la dit « *jeune fille belle et bien formée* », tandis que le duc d'Alençon, un de ses compagnons d'armes, se rappelle : « *en campagne, je pus voir Jeanne s'habiller ; une fois ou l'autre, je vis ses seins qui étaient beaux, mais jamais je n'eus d'elle le moindre désir charnel* ». Dès son départ de Vaucouleurs, les hommes de son escorte sont comme intimidés et respectueux à cause de la pureté de diamant qu'ils sentent en elle. Jean de Metz, l'un d'eux, déclare au procès d'annulation : « *je la craignais tellement que jamais je n'aurais osé la requérir* ». Un écuyer royal, Gobert Thibault, qui pu la voir à Tours, nous en fournit la plus fine analyse :

« Dans l'armée elle était toujours avec les soldats et j'ai entendu dire par des familiers de Jeanne que jamais ils n'avaient eu désir d'elle, c'est-à-dire que parfois ils en avaient impulsion charnelle, cependant jamais ils n'osèrent l'exercer sur elle,

et ils croyaient qu'il n'était pas possible de la vouloir. Et souvent quand ils parlaient entre eux du péché de la chair et disaient des paroles qui pouvaient exciter à la volupté, à son approche, il ne leur était plus possible de poursuivre ce genre de conversation, et leur instinct charnel s'arrêtait soudain ».

En sa présence jurons et grossièretés n'étaient plus de mise, et elle exhorte les soldats à écarter les prostituées qui fréquentaient les campements militaires. Écoutons le témoignage de Louis de Coutes, qui fut son page :

« Elle était très courroucée quand elle entendait blasphémer le nom de Dieu ou qu'elle entendait quelqu'un jurer. Plusieurs fois j'ai entendu quand le seigneur duc d'Alençon jurait ou disait quelque blasphème, qu'elle le réprimandait. Et généralement personne dans l'armée n'osait devant elle jurer ou blasphémer, de peur d'être par elle réprimandé.

Elle ne voulait pas dans l'armée qu'il y eut des femmes. Une fois, près de la ville de Château-Thierry, comme elle avait vu la maîtresse d'un des soldats, un chevalier, elle la poursuivit, le glaive nu. Elle ne frappa cependant pas cette femme, mais l'avertit doucement et charitablement de ne plus se trouver en compagnie des hommes d'armes ; sinon elle, Jeanne, prendrait des mesures contre elle. »

Chacun, dans son état de vie, est appelé à cette chasteté du cœur. Saint Ambroise écrit *« qu'il existe trois formes de la vertu de chasteté : l'une des épouses, l'autre du veuvage, la troisième de la virginité. Nous ne louons pas l'une d'elles à l'exclusion des autres »*.

Car la chasteté, c'est avant tout laisser Dieu devenir le centre de nos richesses de sensibilité et d'affectivité. Elle est promesse d'immortalité. Elle anticipe ce à quoi nous sommes appelés : aimer Dieu, dans un cœur à cœur inouï.

« Je ne vous appelle plus serviteur, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. » (Jean 15, 14-15)

Etre l'ami de Dieu : c'est ce pour quoi nous sommes créés, comme le poisson est fait pour la mer et l'oiseau pour le vent... Et c'est avec le même regard et le même respect qu'il nous faut approcher le sanctuaire intime du prochain, là où réside la présence du Très Saint. Je suis invité à vivre la chasteté dans l'amitié fraternelle ou dans la fidélité conjugale, suivant mon état de vie. C'est là une doctrine tout à fait classique de l'Eglise. Le catéchisme universel a ces mots, à la page 478 : *« Développée entre personnes de même sexe ou de sexes différents, l'amitié représente un grand bien pour tous. Elle conduit à la communion spirituelle. »*

Dans sa pureté de cœur et de corps, Jeanne d'Arc a su inspirer ce type d'amitié forte et fidèle à l'un au moins de ses compagnons de combat. Il s'agit du plus rude, Etienne de Vignolles, dit « La Hire ». Le verbe haut, le langage fort peu châtié, excellent soldat, cet homme droit nous a laissé sa prière assez peu protocolaire : *« Dieu, que tu fasses pour La Hire ce que tu aimerais que La Hire fît pour toi si tu*

étais La Hire et que La Hire fût Dieu » ! Jeanne lui fit accepter de se confesser, d'après la déposition de maître Pierre Compaing : ce n'est certes pas le moindre de ses exploits ! La Hire, qui admirait et aimait Jeanne, est le seul à avoir tenté un raid pour la libérer de sa geôle. Il l'a payé d'une captivité à Dourdan. Contemplons maintenant la pureté du Christ à travers le récit de la Samaritaine.

SAMARIE

Après avoir posément lu le texte (Jean 4, 4-42), on garde dans le cœur le mot ou la phrase qui nous a touché (« Jésus », « eau vive », « adorer » « donne-moi à boire », etc.).

On prend une attitude physique stable : assis ou, si on est seul, prosterné sur le sol. Puis on laisse ce mot qui nous touche nous conduire vers la profondeur. On le répète de temps à autre, comme une brindille qui suffit à alimenter le feu, comme un léger battement d'aile qui permet à l'oiseau de suivre le vent. On goûte Dieu intérieurement.

Pour les Juifs, la Samarie était une région à éviter. Les Samaritains descendaient d'une population mêlée de juifs rescapés de la chute de l'ancien Royaume du Nord et de colons importés par les Assyriens. La « recette » du déplacement forcé de populations pour briser leur moral et leurs velléités de résistance n'est donc pas une invention de dictateurs modernes. Les Juifs tenaient ces Samaritains pour des hérétiques pires que les païens. Avec le groupe de ses disciples, Jésus traverse le pays maudit en passant par la route de Sychar qui est dominée par le mont Garizim.

Vers la **sixième heure** (midi), la petite caravane arrive au puits de Jacob, près d'un petit village. Fatigué par la route et par le soleil, Jésus s'assied au bord du puits. Ses disciples vont à la ville acheter de quoi manger. La « fatigue » de Jésus et la notation de la « sixième heure » ont une portée symbolique. C'est à la « sixième heure », que Jésus sera livré à ses ennemis et que son arrêt de mort sera prononcé (Jean 19, 14). La « sixième heure » est celle où Jésus ressent tout le poids de la faiblesse humaine. Elle est celle où il viendra purifier son Eglise-épouse sur la croix pour *«se la présenter à lui-même toute resplendissante, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée.»* (Ephésiens 5, 27) L'épouse ? Sans se douter de rien, la Samaritaine qui approche le devient déjà...

Car le « **puits** » lui aussi est riche de signification. Dans un cadre fait de sécheresse et de désert, il est le lieu de la vie. Il est aussi le point des rencontres amoureuses entre homme et femme, le lieu où se tissent fiançailles et noces : les fiançailles et le mariage de Rebecca et Isaac (Genèse 24) ; la rencontre entre Rachel et Jacob (Genèse 29) ; la rencontre entre Moïse et les filles du prêtre de Madian. Sippora sera l'élue (Exode 2.3).

Jésus voyant s'approcher une femme portant une cruche, prend les devants sans respecter les convenances. Avec audace et liberté, Jésus use de son corps sexué

pour susciter le désir et la rencontre avec la Samaritaine. On comprend l'étonnement de celle-ci devant cette marque d'estime et de confiance. Dans sa remarque, on sent poindre aussi tout le poids du mépris séculaire que les Juifs faisaient peser sur les Samaritains. « Toi qui es Juif, tu oses t'abaisser à ce point de me parler à moi, une femme de Samarie, et à me demander à boire ? Tu me proposes une communauté de vie. Tu ne crains donc pas de te souiller ? »

La relation amorcée, Jésus tout de suite élève le dialogue. *« Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit "Donne-moi à boire", c'est toi qui l'aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive. »* Dans la Bible « l'eau vive » désigne Dieu lui-même.

- Jérémie 2, 13 : *« Car mon peuple a commis deux crimes Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, pour se creuser des citernes, citernes lézardées qui ne tiennent pas l'eau. »*

- Jérémie 17, 13 : *« Espoir d'Israël, Yahvé, tous ceux qui t'abandonnent seront honteux, ceux qui se détournent de toi seront inscrits dans la terre, car ils ont abandonné la source d'eaux vives, Yahvé. »*

Jésus révèle sa mission « d'Epoux » : il propose à la femme d'entrer avec lui en communion avec le Dieu vivant. Et en cela, il se situe dans la ligne du prophète Osée appelé par Dieu à épouser une femme adultère pour la rendre fidèle. Cette femme, comme tout son peuple, vit dans une confusion autant religieuse que matrimoniale : on ne sait plus où aller pour adorer Dieu (4, 20) et elle a eu déjà cinq maris. L'homme avec qui elle se tient maintenant n'est pas son mari. Ceci n'est pas sans rappeler notre monde déboussolé.

Déjà la femme est touchée, même si elle cherche une échappatoire. Jésus n'est plus désigné comme juif, mais par le terme de « Seigneur ». *« Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif et ne vienne plus ici pour puiser »* Jésus ne serait-il pas déjà pour elle un être mystérieux, *« plus grand que notre père Jacob »* ? *« Si cette eau magique existe vraiment, donne-la moi donc, que je n'aie pas à revenir chaque jour pour accomplir cette tâche monotone. »* Jésus perçoit bien la soif de bonheur et de vie vraie masquée derrière le ton un peu ironique qu'adopte la Samaritaine.

Désormais il peut lui parler d'une manière directe. *« Va, appelle ton mari et reviens ici »*. - *« Je n'ai pas de mari »* - *« Tu as bien fait de dire : Je n'ai pas de mari, car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; en cela tu dis vrai. »*

C'est une révélation bouleversante. Comment peut-il savoir cela, cet étranger qu'elle voit pour la première fois ? Jusqu'à présent, elle s'amusait un peu avec cet homme qui lui parlait d'une eau féerique. Et voici qu'il lui montre avec douceur, sans la blesser, la réalité de sa vie sentimentale, avec ses orages, ses blessures secrètes, ses amours successifs et son immense sécheresse. Son cœur est un puits tari, une *« terre sèche, altérée, sans eau »* (Psaume 62). Jésus la fait passer du domaine de la raillerie à celui du réel. *« En cela tu dis vrai »*.

« Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait », dira bientôt la femme à ses compatriotes. Loin d'avoir été gênée ou couverte de honte, elle découvre, à travers la parole décapante de Jésus, la profondeur de sa soif brûlante de

bonheur, d'amour vrai et d'adoration qu'aucune relation humaine n'avait pu éteindre. Le regard qu'elle sent posé sur elle ne fait qu'un avec le regard miséricordieux du Père. C'est pour la rencontrer que Jésus a fait cette route en plein soleil. C'est elle qu'il attendait au bord du puits. Il ne lui fait aucun reproche. Il lui révèle qu'elle est de ceux pour qui il a été envoyé par le Père. Il vient la rejoindre au cœur de son besoin d'être aimée, simplement pour lui dire : *« Si tu savais le don de Dieu »*.

La Samaritaine n'est ni humiliée ni honteuse. Elle est bouleversée par celui qui l'a prise au sérieux et a mis à nu son vrai problème. Ses yeux commencent à s'ouvrir. Elle ne pense plus à l'eau qu'elle est venue puiser. Elle pressent l'identité profonde de son interlocuteur. *« Seigneur, je vois que tu es un prophète »*. Elle entrevoit du même coup sa propre vocation. Elle devient puits fécondé par l'eau de l'Epoux divin.

*« Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ô fiancée;
un jardin bien clos, une source scellée.
Tes jets font un verger de grenadiers,
avec les fruits les plus exquis le nard et le safran,
le roseau odorant et le cinnamome, avec tous les arbres à encens;
la myrrhe et l'aloès, avec les plus fins arômes.
Source des jardins, puits d'eaux vives, ruissellement du Liban! »
(Cantique des Cantiques 4, 12-15)*

D'abord coquette et charmeuse, cette femme instable qui vagabondait d'un homme à l'autre, a trouvé, sans le savoir encore, son Epoux véritable. Par sa parole, Jésus lui fait découvrir qu'elle existe autrement que par une beauté fugitive et que sa dignité de femme est au-delà de sa puissance de séduction. Elle ne cherche plus à l'emporter sur Jésus. Bientôt elle sera prête à « épouser » le même projet que lui : être au service du Père; amener ses frères à Jésus et, par Jésus, au Père. Pour l'heure, l'étonnement fait place à l'admiration : *« Seigneur, je vois que tu es un prophète ! »* Et elle profite de la présence de cet homme de Dieu pour lui poser la grande question de sa vie : *« Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites que c'est à Jérusalem le lieu où il faut adorer. »* Où faut-il adorer pour être juste envers Dieu ?

Cette femme, si pauvre en amour humain, est comme une biche assoiffée des eaux vives de l'amour de Dieu. Son cœur est ouvert et vide. Jésus peut réaliser en elle l'œuvre pour laquelle il a été envoyé : la conduire vers le Père, l'introduire dans sa relation filiale avec le Père. Ce n'est plus au Garizim des Samaritains, ni même au temple de Jérusalem que se trouvent les vrais adorateurs. *« L'heure vient - et c'est maintenant - où les véritables adorateurs adoreront le Père dans l'esprit et la vérité, car tels sont les adorateurs que cherche le Père. »* Jésus, en lui donnant l'eau vive de l'Esprit, la fait naître à la vie filiale avec Dieu. Jésus, en donnant l'Esprit, fait naître en elle une source qui murmure *Abba*.

La femme est allée au bout de son expérience spirituelle. Il lui reste à franchir le dernier pas. Il vient d'une réflexion qu'elle fait. Elle est prête à passer de

l'enseignement du prophète qu'elle a devant elle à celui que le Messie donnera quand il viendra. *«Je sais que le Messie doit venir, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, il nous expliquera tout»*. Jésus est ému par la disponibilité de cette femme et son désir d'approfondissement. Devant une telle confiance, si simple et si vraie, il reste sans défense. Il lui livre son secret, comme il ne le fera nulle part ailleurs dans l'évangile de Jean : *« moi je suis, qui te parle. »* La formule grecque *«εγω ειμι»*, traduite ici littéralement, est volontairement ambiguë. Elle reprend le titre même du Seigneur au Sinäi, **JE SUIS**, *« ani hou »* en hébreu. En disant qu'il est le Messie, Jésus révèle aussi sa divinité.

Le retour des disciples met fin à l'entretien. Ils reviennent du marché, silencieux et quelque peu choqués. Ce n'est pas la coutume qu'un homme parle seul à seul avec une femme au bord d'un puits, ni qu'un Juif converse avec une Samaritaine. *«La femme alors laissa là sa cruche et revint à la ville»*. La Samaritaine n'a pas le temps de réagir ouvertement à la déclaration de Jésus, mais elle laisse sa cruche. Elle n'en a plus besoin. Celle qui n'arrivait pas à assouvir sa soif de vivre et d'aimer, a rencontré celui qui a libéré en elle une source. La cruche, abandonnée, dit sans paroles, la foi totale de la Samaritaine.

Elle indique aussi sa hâte à donner à ceux qui en ont soif, l'eau vive qui a jailli dans son cœur. *«Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ?»* Les Samaritains sortent donc et viennent à la rencontre de Jésus. Admirable Samaritaine ! Elle ne récupère pas Jésus dans son projet à elle. Elle ne garde pas jalousement pour elle celui qui l'a comblée. Sans aucune possessivité, elle oriente les autres vers lui. Son service « d'épouse » est de les conduire à Jésus pour que s'accomplisse non pas son œuvre à elle, mais l'œuvre du Père : la naissance d'une multitude de croyants. C'est un seuil spirituel décisif qu'elle a déjà franchi. Souvent nous voulons mettre Dieu à notre service, le prier pour qu'il vienne bénir nos projets. C'est ce que fera Simon-Pierre tant qu'il n'aura pas accepté qu'un autre le ceigne et le mène où il ne voudrait pas. D'emblée, cette paysanne, si blessée par la vie, s'est placée sur le bon terrain qui est de consentir au plan de Dieu sur nous. Après de multiples méandres, elle accède en accueillant Jésus, à la vraie pureté de cœur. Elle permet aux gens de son village de découvrir en Jésus le visage du Père. Elle les invite à la joie des noces. Elle contribue à construire le Temple Nouveau où les véritables adorateurs adoreront Dieu en esprit et en vérité.

Deuxième jour, matin

Fille Dieu, va !

Au début des interrogatoires, lors du procès de Rouen, le mercredi 21 février 1431, Jeanne est interrogée sur le lieu de son baptême. Elle répond : « *En l'église de Domremy* ». On peut toujours voir et toucher aujourd'hui, en cette église, les fonts baptismaux où elle a été portée par une de ses marraines. Le 17 avril 1431, un interrogateur la menace si elle se soumet pas à « l'Eglise militante » (c'est-à-dire concrètement à eux, ses juges) :

- Maître Nicolas Midi : « *Si vous ne voulez pas vous soumettre à l'Eglise et lui obéir, on vous abandonnera comme une Sarrazine !* »
- Jeanne : « *Je suis bonne chrétienne, bien baptisée et je mourrai bonne chrétienne* ».

D'instinct Jeanne met l'accent sur ce qui, à ses yeux, fait le chrétien. Pour elle, à l'évidence, c'est le baptême. Ce sentiment est partagé vingt cinq ans plus tard par les petites gens de Domremy qui déposent le matin du 28 janvier 1456 devant les juges délégués chez eux. A la question : « Que furent ses parents ? Quel était leur état ? Etaient-ils bons catholiques et de bonne renommée ? », ils répondent quasi unanimement ce genre de phrase : « Jeanne **a été baptisée** à Domremy. Ses parrains et marraines sont un tel, une telle. »

On a beaucoup de parrains et de marraines à l'époque qui est encore de culture orale où l'on privilégie la mémoire sur l'écrit. Chaque enfant se trouve entouré au baptême par plusieurs parrains et marraines qui pourront attester par la suite que le sacrement lui a été bien donné en un lieu et en un jour déterminés.

Le baptême tient d'ailleurs une grande place dans la très courte vie de Jeanne : deux années depuis son départ de Vaucouleurs, dont une passée en prison ! Ainsi le samedi 3 mars 1431, en évoquant son séjour à Reims, les juges lui demandent :

- Le juge : « *Y avez-vous tenu un enfant sur les fonts baptismaux ?* »
- Jeanne : « *A Troyes, oui. Mais à Reims, je n'en ai pas mémoire, ni à Château-Thierry. A Saint-Denis, j'en ai tenu deux. Et volontiers, je donnais comme nom aux garçons « Charles », pour l'honneur de mon roi, et aux filles « Jeanne » ; d'autre fois, selon le désir des mères.* »

Ce qui est plus significatif encore, c'est que le seul geste qu'on peut considérer comme « miraculeux » concerne précisément le baptême d'un petit enfant. Car tous les victoires que Jeanne a remporté n'ont nul besoin d'explication surnaturelle. La levée du siège d'Orléans, la victoire de Patay, la chevauchée en territoire ennemi jusqu'à Reims pour le sacre de Charles VII, tous ces exploits sont le fruit d'un élan et d'une attention constante aux événements et aux

hommes. D'une attention à Dieu, dans la prière. D'une attention à ses compagnons auxquels son esprit de décision, sa fraîcheur juvénile et son exigence de conversion religieuse rendent l'espérance et libèrent les énergies endormies. Ainsi, lorsqu'elle se penche sur un soldat anglais blessé, elle ne cherche nullement à le guérir, mais seulement à le consoler par sa compassion. Même lorsqu'elle reconnaît le dauphin, qu'elle n'avait jamais vu et qui s'est dissimulé au-milieu des courtisans au château de Chinon, même si elle dit que ce fut sous l'avis de ses voix, le fait peut encore s'expliquer par une intuition toute naturelle et par les descriptions qu'on a pu lui faire du prince.

Non, le seul fait miraculeux, c'est l'épisode de Lagny. Jeanne, après la dissolution de la belle armée du sacre, n'est plus capitaine de guerre, avec sa maison militaire. Elle est devenue chef d'une petite bande armée. Escortée d'une troupe modeste, elle part en mai 1430 porter secours aux habitants de Compiègne assiégés par les Bourguignons. Elle fait étape à Lagny Là que se passe l'événement sur lequel on la questionne le 3 mars 1431.

- Le juge : « *Quel âge avait l'enfant de Lagny que vous êtes allée visiter ?* »
- Jeanne : « *L'enfant avait trois jours et fut apporté à Lagny, en l'église Notre-Dame. On me demanda d'y aller prier Dieu et Notre -Dame, qu'il lui veuille rendre vie. J'y allai à midi avec les autres et finalement la vie apparut en lui. L'enfant bâilla trois fois et puis fut baptisé, et il mourut tout de suite et fut enterré en terre chrétienne. Il y avait trois jours, comme on disait qu'en cet enfant il n'y avait plus signe de vie : il était noir comme ma robe ! Mais quand il bâilla, la couleur commença de lui revenir. Moi j'étais avec les filles, à genoux devant Notre-Dame, à faire ma prière. »*

Il s'agit donc d'un enfant qu'on aurait pu juger mort-né et qu'une réanimation soudaine permet de baptiser. A l'époque les règles qui découlent de la croyance aux limbes où sont relégués les enfants non-baptisés, privés à jamais de la vision béatifique, sont très strictes. Un enfant mort-né n'avait pas droit à une sépulture chrétienne. Le fait que ce bébé ait pu recevoir le baptême a dû être d'un grand réconfort pour ses parents et son entourage.

Admirons au passage la discrétion et la pudeur de Jeanne lorsqu'elle rapporte l'incident. Elle ne se met pas en valeur et dit qu'elle était en prière avec les autres jeunes-filles. Le juge insiste :

- Le juge : « *N'a-t-on point dit en ville que c'était vous qui l'aviez obtenu, par votre prière ?* »
- Jeanne : « *Je ne m'en souciai pas.* »

C'est donc uniquement à Lagny qu'il y eut une prière de supplication pour demander un miracle afin qu'un petit nouveau-né puisse être considéré comme « d'Eglise ». ce fait dit l'importance que revêt le baptême pour Jeanne et ses contemporains.

Aujourd'hui, en ce début de troisième millénaire, le baptême, en nos régions, même s'il est en perte de vitesse, reste encore un rite auquel beaucoup sacrifient par habitude sociale : « c'est comme cela qu'on a toujours fait dans notre famille », entend-on dire.

C'est évidemment beaucoup plus riche si on s'en rapporte à l'évangile. Prenons l'entretien de Jésus avec Nicodème dans Jean 3, 3-5 :

« En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu. Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître, étant vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ? Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. »

Le baptême est un passage où, plongé dans la mort avec le Christ, le croyant naît d'une vie nouvelle dans le Christ ressuscité. Dès cette terre, le baptisé entre dans la vie même de la Trinité. Par l'onction du Saint-Chrême, il reçoit le don de L'Esprit qui le fait fils, fille du Père, configuré en Jésus, le Fils Unique. Il devient membre vivant de l'Eglise, du Corps du Christ, dont Jésus est la tête. L'Eglise est la famille des baptisés, des fils et filles de Dieu incorporés en Jésus Christ. L'Eglise n'est pas une hiérarchie reconnue par les pouvoirs politiques : elle est la société des baptisés. Cela on en a conscience, à l'époque de Jeanne d'Arc, dans le petit peuple tout autant que chez les théologiens. Il faudra attendre le XX^e siècle pour redécouvrir avec le Concile de Vatican II la richesse de cette spiritualité baptismale. Le pape Jean XXIII n'a-t-il pas dit un jour avec sagesse et humour : « Le plus grand jour de la vie d'un pape est celui de son baptême ! »

La brève existence de Jeanne d'Arc est traversée par cette parole d'espérance que lui donne ses voix et qui la met debout, dans sa dignité de baptisée : « Fille de Dieu, va ! ». Dans les batailles qu'elle a mené et dans le combat plus rude encore de son procès, ses « voix » lui disent : « *Fille de Dieu, réponds hardiment* », baptisée, réponds sans te laisser abattre. Fille de Dieu et fille de l'Eglise (« *Dieu et l'Eglise, c'est tout un* », dira-t-elle), Jeanne a fortement conscience de l'être par son baptême. Au temps de Jeanne, le baptême, qui vous insère dans l'Eglise et qui vous ouvre à la vie de l'Esprit, est souhaité pour chaque enfant comme le lait maternel, le feu de l'âtre, la famille, le toit pour la recouvrir et le berceau pour dormir.

Dans le texte de l'oratorio « Jeanne au bûcher », Paul Claudel écrit :

*« N'entends-tu pas les voix qui, disent Jeanne !
Jeanne ! Jeanne ! Fille de Dieu, va ! va ! va !
Ah ! Ce n'est plus sorcière maintenant qu'elles disent,
c'est mon petit nom de chrétienne,
celui que j'ai reçu au baptême, Jeanne !*

*Ce n'est plus hérétique et relapse
et je ne sais quoi, et tous ces vilains noms.
C'est fille de Dieu ! C'est beau d'être la fille de Dieu...
C'est tout le peuple ensemble des vivants et des morts
qui dit : fille de Dieu !
Jeanne ! Jeanne ! Fille de Dieu, va ! va ! va !
Bien sûr que j'irai ! »*

Permettez-moi une anecdote personnelle. Une jeune-fille un jour vient me trouver pour préparer son mariage. Je commence à remplir ses papiers et lui demande son nom. Elle me donne un prénom, hésite, puis me lâche ; « ce n'est pas mon prénom officiel. Celui-là, je ne l'aime pas. C'est mon père qui l'avait choisi et voilà qu'il nous abandonné ma mère, ma sœur et moi. » Alors, avec le plus de délicatesse et de douceur qu'il m'était possible, je lui suggère de demander la grâce de se réconcilier avec son prénom : « votre nom de baptême est celui par lequel Dieu vous aime de toute éternité. » Elle écoute avec attention, puis est repartie avec cela. Demander la grâce d'apprendre à aimer notre prénom, surtout si nous avons été blessé et qu'il nous est difficile de l'accueillir. Accepter son prénom peut être un chemin de délivrance et de guérison très fortes. Nos prénoms sont aussi ceux de nos saints patrons. Il faut beaucoup aimer nos frères et nos sœurs du ciel. Vivre la communion des saints, comme Jeanne l'a fait. Ils nous protègent, ils intercèdent fraternellement pour nous. Charles Péguy, le grand chantre de Jeanne au XXe siècle, imagine ce dialogue entre elle et une religieuse clarisse qu'il nomme « Madame Gervaise » :

- Madame Gervaise : « ...Eh bien moi qui suis de saint François, à toi qui n'es... »
- Jeanne (vivement) : « à moi qui n'est de rien. Tout beau, madame. On est toujours de quelque part, on est toujours de quelque chose et de quelqu'un dans la chrétienté. Il n'y a pas de va-nu-pieds et de propres à rien dans la chrétienté. Il n'y a pas de vagabonds, d'errants.
Vous qui êtes de saint François ; à moi qui suis de saint Remy, et de saint Jean et de sainte Jeanne. De saint Remy pour ma paroisse ; et de saint Jean et de sainte Jeanne pour mon baptême, pour le baptême de mon nom, pour le parrainage de mon baptême. De saint Remy comme paroissienne. Et de saint Jean et de sainte Jeanne comme chrétienne, comme baptisée, comme baptisée chrétienne. Saint Remy le patron, le grand patron de ma paroisse. Et saint Jean et sainte Jeanne mes patrons, mes grands patrons. Les grands patrons de mon baptême.
Mes patrons de mon baptême et mes patrons du ciel.
Mais le grand patron, c'est Jésus, notre patron, notre grand patron, le grand patron de tout le monde.
Et la Sainte Vierge est notre mère.

Vous qui êtes de saint François ; à moi qui suis de saint Remy, et de saint Jean et de sainte Jeanne. Vous qui êtes de Jésus ; à moi qui suis de Jésus. »

(Le mystère de la Charité de Jeanne d'Arc)

Mon prénom de chrétien, mon petit nom de chrétienne est un chemin pour goûter la joie immense de se découvrir fils bien-aimé, fille bien-aimée du Père, configuré à Jésus par le baptême. Fils et fille dans le Fils Unique.

« Lorsque vint la plénitude du temps Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sujet d'une loi, pour racheter les sujets de la loi et nous octroyer l'adoption filiale. La preuve que vous êtes bien des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, l'Esprit qui crie : « Abba ! Père ! » (Galates 4, 4-6)

Accueillons quelque chose de cette grâce en contemplant le baptême du Christ.

Le baptême de Jésus

Je vous invite aujourd'hui encore à vous arrêter là où votre cœur est touché et nourri. Il n'est pas nécessaire de parcourir tout le texte. Un mot, une phrase ou une ligne peuvent peut-être suffire à alimenter toute une heure d'oraison. Contentez-vous d'approfondir ce qui vous construit.

Prenons le texte de Matthieu 3, 13-17. Voyons bien la scène. Jésus a trente ans environ. Il a fait ses adieux à sa mère. Joseph, dont Matthieu ne parle plus, est sans doute mort.

- Jésus arrive au bord du Jourdain, là où Jean plonge les gens dans l'eau du fleuve en signe de repentance. Ils se connaissent, puisqu'ils sont parents par leurs mères (Luc 1, 36). Contemplons d'abord la réticence de Jean Baptiste : lui, baptiser Jésus, alors qu'il a tant besoin d'être lui-même lavé par les eaux !. *« Laisse faire »*, dit Jésus. Dans la vie spirituelle, il s'agit moins d'agir et de s'agiter, que de laisser faire en nous l'œuvre de Dieu qui, par quelque côté au moins, nous surprend toujours.
« Laisse faire » : il nous faut suivre, pas à pas, ce que Dieu nous donne comme clarté. Nous avons à vivre la grâce du moment présent, la grâce du pas à pas maintenant, sans nous soucier de ceux qu'il nous faudra faire plus tard. Nous avons également à accomplir les gestes que Dieu nous demande, et non pas ce que nous imaginons devoir faire. Nous sommes au service de Dieu : laissons-le tenir le gouvernail de notre barque. Lâchons prise. Ne soyons pas comme un enfant apeuré qui s'accroche au volant et ne veut pas laisser son père conduire la voiture ! Imitons Jean le Baptiste : *« Laisse faire pour l'instant... alors, il le laisse faire »*.

- Peut-être est-ce un autre aspect du mystère contemplé qui va nous rejoindre. « *C'est ainsi, poursuit le texte, qu'il nous convient d'accomplir toute justice* ». Ce « nous » mystérieux renvoie à la Genèse, avec cet énigmatique pluriel où YHWH dit : « *Faisons l'homme à notre image comme notre ressemblance* » (Genèse 1, 26), ; pluriel que l'on retrouve au chapitre suivant : « *Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal* » (Genèse 3, 22) ; ou encore avec ces trois anges qui viennent rencontrer Abraham à Mambré (Genèse 18). Ce sont là comme autant de préfiguration de la Trinité. Dans sa première contemplation sur l'Incarnation ; saint Ignace conseille dans « Les exercices spirituels » d'imaginer les « *Trois Personnes divines regardant toute la surface ou sphère de l'univers, remplie d'hommes. Et les voyant tous qui descendaient en enfer* (traduisons : nos enfers de drogue, de prostitution, de génocides, de sous-développement, de désespérance, de capitalisme sauvage...), *elles décident, dans leur éternité, que la Seconde Personne se ferait homme pour sauver le genre humain.* » (Exercices, 102). « *Il nous convient d'accomplir toute justice* » : la Parole de Dieu faite chair en Jésus obéit à un décret éternel venu du cœur de la Trinité en se laissant enfouir dans les eaux du Jourdain.

- Nous pouvons aborder le texte selon un autre angle. Les eaux, symboles de mort (songeons aux tempêtes, aux inondations), sont assainies par la plongée de l'humanité très sainte « où habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Colossiens 2, 9) et deviennent signe de vie, sacrement du salut. Elle étanchent nos soifs et fertilisent nos déserts. Jésus, abaissé aux profondeurs du Jourdain, a été prendre la dernière place. Désormais, il n'est plus d'homme si déchu et loin de Dieu soit-il qui ne lui est un frère ou une sœur. Il n'est plus de pécheurs, si endurcis et souillés, qui ne soient en lui le fils ou la fille du Père. Jésus est descendu si bas dans nos abîmes, que le Père ne peut regarder la multitude des visages humains sans y reconnaître celui de son Fils bien-aimé. Le baptême de Jésus manifeste l'abaissement du Fils qui descend jusqu'au fin fond de l'abîme de perdition pour en arracher l'homme et le ramener à la maison paternelle.

- Il y a encore une autre manière de recevoir ce passage en accueillant comme s'adressant à nous la voix descendue des cieux : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur. » Le baptême de Jésus inaugure le monde nouveau, ouvre l'ère nouvelle qui ne finira jamais. En Jésus, nous recevons notre nouveau nom : celui de fille ou de fils bien-aimé du Père. L'Esprit Saint peut nous donner la grâce de goûter la joie de nous découvrir enfant de Dieu. « *Tout ce qui s'est passé dans le Christ nous fait connaître qu'après le bain d'eau, l'Esprit Saint vole sur nous du haut du ciel et*

qu'adoptés par la voix du Père, nous devenons fils de Dieu », écrit saint Hilaire de Poitiers.

Avec l'aide de l'Ecriture, approfondissons le portrait de la fille ou du fils de Dieu que nous sommes destinés à devenir de plus en plus dans le Fils Unique.

- Ephésiens 1, 3-5 :

« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles, aux cieux, dans le Christ. C'est ainsi qu'il nous a élus en lui dès avant la fondation du monde pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ. »

- Romains 8, 15-16 :

« Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait écrire : Abba ! Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nus sommes enfants de Dieu. »

- Romains 8, 28-29 :

« Et nous savons qu'avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien, avec ceux qu'il a appelés selon son dessein. Car ceux que d'avance il a discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'ils soient l'aîné d'une multitude de frères... »

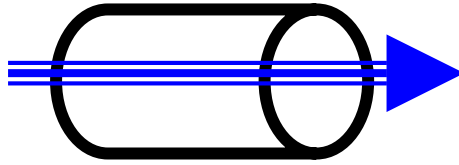
- Galates 4, 4-6 :

« Mais quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sujet de la Loi, afin de racheter les sujets de la Loi, afin de nous conférer l'adoption filiale. Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba ! Père ! »

Toutes ces citations, - magnifiques -, nous montrent ce à quoi nous sommes destinés, ce pourquoi nous existons. Nous sommes appelés à reproduire l'image du Fils. Le christianisme peut être comparé à une source. Le Père est la source qui ne garde pas une goutte pour elle, mais se donne toute entière à la rivière. La rivière est fille ou fils de la source dont il reçoit toute l'eau. Et le courant est la force d'amour qui fait sortir l'eau de la source et qui l'accompagne dans la rivière. Jésus est celui qui dit : comme le Père, la source, s'est donné à moi pour que je me donne à mon tour, soyez des canaux qui laisse passer le même courant.

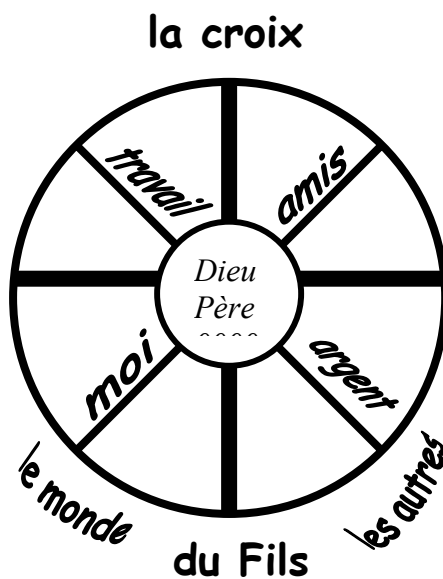
La poétesse Marie Noël écrit dans ses « Notes intimes » : *« Le saint, ce n'est pas quelqu'un de valeur, c'est quelqu'un qui ne vaut rien, c'est quelqu'un qui n'est rien. Mais, par ce rien, Dieu passe, comme l'eau d'une source par le vide grand ouvert d'un conduit, pour aller donner aux âmes sa grâce à boire. Le saint est un bon conducteur. »*

Etre fils, c'est être un **canal** qui reçoit la vie et qui la transmet sans rien retenir pour lui.



Ou encore, le fils est comme une **roue** :

1. sa circonférence la met en contact avec les autres ;
2. Dieu est son moyeu, son cœur ;
3. la croix du Fils dessine les rayons principaux qui centre sur le Père toutes nos forces sensibles et affectives ;
4. les autres rayons (travail, amitiés, mariage, loisirs, argent, temps, nourriture, moi-même...) sont ordonnés en vue de Dieu.



Deuxième jour, après-midi

LE SAUT DE BEAUREVOIR

Nous allons maintenant voir en parallèle les tentations chez Jeanne et chez Jésus. Par ses tentations qu'il a surmonté, Jésus est déjà vainqueur dans toutes les nôtres. *« Nous n'avons pas un grand-prêtre impuissant à compatir à nos faiblesses, lui qui a été éprouvé en tout, d'une manière semblable, à l'exception du péché »*, écrit l'auteur de l'épître aux Hébreux (Hébreux 4, 15).

La grande tentation de Jeanne, le très douloureux cas de conscience auquel elle se verra acculée dans les dernières semaines de son procès, et qui se traduira lors de l'abjuration au cimetière de Saint-Ouen, j'en parlerai plus tard. Il en est une autre à laquelle elle a cédé : celle de la tour de Beaurevoir.

Situons l'épisode. Le 23 mars 1430 Jeanne est capturée aux pieds des remparts de Compiègne par le bâtard de Wamondome, un homme du duc de Luxembourg. Elle est incarcérée au château de Beaulieu avec son intendant Jean d'Aulon et son frère Pierre d'Arc. Elle y fait une tentative d'évasion. Dès la première audience publique, Pierre Cauchon le lui reproche, ce qui lui attire cette réplique nette et sage de

- Jeanne : *« C'est bien vrai qu'ailleurs, j'ai voulu m'évader et encore maintenant, je le voudrais bien. Tout prisonnier a bien le droit de s'évader »*

(21 février 1431).

Après cet essai, qui fut bien près d'aboutir, elle est séparée de ses compagnons et transférée au château de Beaurevoir (entre Saint Quentin et Arras), qui appartient à Jean de Luxembourg. La dureté de sa condition de détenue est adoucie par les trois « dames de Beaurevoir » portant elles aussi le prénom de Jeanne. Ce sont Jeanne de Béthune, Jeanne de Bar et Jeanne de Luxembourg, respectivement épouse, belle-fille et tante à héritage de Jean de Luxembourg. Elles vont témoigner à la prisonnière une sympathie que celle-ci évoquera le 3 mars 1431 :

- Le juge : *« Au château de Beaurevoir, vous a-t-on point posé des questions là-dessus ? »*
- Jeanne : *« Oui vraiment. Et j'ai répondu que je ne l'abandonnerais pas sans congé de Dieu. Mademoiselle de Luxembourg et Madame de Beaurevoir m'avaient offert un costume de femme, ou un drap pour m'en faire un, et me demandèrent de le porter. ; mais je répondis que je n'en avais pas congé (=permission) de Notre-Seigneur, et qu'il n'était pas encore temps ».*
- ...

- Le juge : « *Croyez-vous que vous auriez commis péché mortel en prenant habit de femme ?* »
- Jeanne : « *Je fais encore mieux d'obéir et de servir mon souverain Seigneur, Dieu !
Mais si j'avais dû le prendre, ç'aurait été plutôt à la requête de ces deux dames que d'autres qui soient en France, la reine exceptée* »

L'acte d'accusation lu à l'accusée par le promoteur Jean d'Estivet, le mercredi 28 mars, nous vaut cette précision supplémentaire :

- Jeanne : « *La demoiselle de Luxembourg a requis monseigneur de Luxembourg que je ne fus pas livrée aux Anglais.* »

On ne peut qu'admirer l'attitude d'humanité et de respect dont font preuve ces femmes à l'être le plus démuné qui soit, le captif tombé aux mains de ses ennemis. La vieille demoiselle de Luxembourg (elle a 67 ans) avait averti son neveu qu'elle le déshériterait s'il vendait Jeanne aux Anglais. Elle se rend en Avignon, où elle allait chaque année se recueillir devant la tombe de son frère, et y meurt le 18 septembre 1430. Cette mort lève un obstacle évident à la remise de Jeanne aux Anglais. Pierre Cauchon, l'évêque chassé de Beauvais par son peuple qui s'est rallié à Charles VII, négociait depuis le 14 juillet pour obtenir la cession de la détenue. Est-ce la présence au château de Beaurevoir de ce prélat tout acquis à la cause anglaise qui incite Jeanne à une nouvelle évasion ? Plusieurs historiens le pensent. Écoutons-la le samedi 3 mars :

- Le juge : « *Avez-vous été longtemps dans la tour de Beaurevoir ?* »
- Jeanne : « *Quatre mois environ ; quand je sus que les Anglais allaient venir, je fus très courroucée ; toute fois, mes voix me défendirent plusieurs fois de sauter : enfin, par peur des Anglais, je fis le saut, me recommandai à Dieu et à Notre-Dame, et fus blessée. Quand j'eus sauté, la voix de sainte Catherine me dit de faire beau visage, que je guérirais, que ceux de Compiègne auraient secours. Je priais toujours pour ceux de Compiègne, avec mon conseil (= les voix)* ».
- ...
- Le juge : « *Avez-vous point dit que vous aimeriez mourir que d'être en la main des Anglais ?* »
- Jeanne : « *J'aimerais mieux rendre l'âme à Dieu que d'être en la main des Anglais !* »

Le mercredi 14 mars, au matin, le juge revient sur ce saut :

- Le juge : « *Dites-nous donc, Jeanne, pourquoi avez-vous sauté de la tour de Beaurevoir ?* »

- Jeanne : « J'avais entendu dire que ceux de Compiègne, tous jusqu'à l'âge de sept ans, devaient être mis à feu et à sang, et j'aimais mieux mourir que de vivre après un tel carnage ; ce fut l'une des raisons. L'autre, que je sus que j'étais vendue aux Anglais, et j'aurais préféré mourir que d'être en la main des Anglais, mes adversaires ».
- Le juge : « Mais ce saut, fut-il du conseil des voix ? »
- Jeanne : « Sainte Catherine me disait presque tous les jours de ne pas sauter, que Dieu m'aiderait, et qu'il aiderait aussi ceux de Compiègne. Alors je lui dis, à la sainte Catherine, que puisque Dieu donnerait secours à ceux de Compiègne, je voulais y être. Sainte Catherine me dit : ' sans faute, il faut que vous preniez tout en gré ; et vous ne serez point délivrée que vous n'ayez vu le roi d'Angleterre '. Alors, moi je répondais : ' Vraiment, je ne voudrais pas le voir, j'aimerais mieux mourir que d'être mise en la main des Anglais ! ' (...) »
« Après ma chute de la tour, je fus deux ou trois jours sans vouloir manger ; ou plutôt, j'avais tellement assommée par ce saut, que je ne pouvais ni boire ni manger. Mais je fus réconfortée par sainte Catherine, qui me dit de me confesser et de demander pardon à Dieu d'avoir sauté ; que sans faute ceux de Compiègne auraient secours avant la Saont-Martin d'hiver (= le 11 novembre). Alors je commençai à revenir à moi et à manger ; et je fus tout de suite guérie. »
- Le juge : « Quand vous avez sauté, pensiez-vous vous tuer ? »
- Jeanne : « Non. Mais en sautant, je me recommandai à Dieu ; je croyais, par le moyen de ce saut, m'évader et n'être pas livrée aux Anglais. »

Opiniâtrement, le juge revient sur l'incident l'après-midi du même jour :

- Le juge : « Récapitulons ... Vous vous êtes laissée choir de la tour de Beaurevoir... et vous ne croyez pas avoir fait péché mortel ? »
- Jeanne : « ... Je le faisais non par désespoir, mais par espérance de sauver mon corps, et d'aller secourir plusieurs bonnes gens qui étaient en nécessité. Après le saut, je m'en suis confessée, et j'en ai demandé pardon à Notre-Seigneur, et il m'en a pardonné. Je crois que ce n'était pas bien de faire ce saut ; non, cela, ce fut péché. Je sais que j'ai été pardonnée par révélation de sainte Catherine après m'en être confessée, et c'est sur le conseil de sainte Catherine que je m'en étais confessée. »
- Le juge : « Us eu une grande pénitence ? »
- Jeanne : « J'en ai supporté une grande partie, par le mal que je me fis en tombant ! »

Le bon sens de cette dernière réponse écarte de Jeanne tout soupçon d'illuminisme ou d'exaltation ! Il était nécessaire d'un peu s'attarder sur ce saut de la tour de Beaurevoir, parce que c'est le seul cas où Jeanne se soit accusée de

désobéissance. C'est également un passage où elle montre son grand attachement à la confession. J'y reviendrai.

Voilà donc cette jeune-fille, - et on peut bien sûr la comprendre et lui donner des circonstances atténuantes ! -, qui a une peur bleue de se retrouver aux mains des Anglais. Contre l'avis de ses voix intérieures, elle « tente » Dieu : « *Je me recommandai à Dieu et à Notre-Dame, et je sautai.* » D'une certaine manière, - et c'est là fondamentalement un manque de confiance filiale -, elle cherche à lui forcer la main. Cela ressemble à la seconde tentation subie par Jésus selon l'évangéliste Matthieu à laquelle il répond par Deutéronome 6, 16 : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». Passons donc à ce récit des tentations de Jésus.

Les tentations de Jésus

Pourquoi reprendre par la contemplation les mystères de la vie du Christ ? Ce très grand théologien qu'est saint Irénée de Lyon l'a écrit au début du deuxième siècle, dans son « *Adversus Haereses* » :

« Lorsqu'il s'est incarné et s'est fait homme, il a récapitulé en lui-même la longue histoire des hommes et nous a procuré la salut en raccourci, de sorte que ce que nous avons perdu en Adam, c'est-à-dire d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous le recouvrons dans le Christ Jésus... C'est d'ailleurs pourquoi le Christ est passé par tous les âges de la vie, rendant par là à tous les hommes la communion avec Dieu »

Aujourd'hui, je vous invite à contempler le récit des tentations de Jésus. Il s'est laissé tenter pour vaincre avec nous le mal. En lui nous sommes forts pour triompher du « séducteur ». En Jésus, qui « était avec les bêtes sauvages et que les anges servaient » (Marc 1, 13) s'accomplit déjà la prophétie d'Isaïe :

« Un rejeton sortira de la souche de Jessé, un surgeon poussera de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de prudence et de courage, Esprit de connaissance et de crainte du Seigneur. La crainte du Seigneur l'inspirera ; il ne jugera pas sur les apparences, il ne décidera pas sur ce qu'il entendra dire ; mais il jugera les faibles avec justice, il fera droit aux pauvres gens du pays, il frappera l'homme violent des arrêts de sa bouche, et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. La justice sera comme une ceinture à ses reins, la loyauté entourera ses flancs. Alors le loup sera l'hôte de l'agneau, la panthère se couchera près du chevreau ; le veau et le lionceau mangeront ensemble, un petit enfant les mènera ; la vache et l'ourse fraterniseront, leurs petits gîteront

ensemble, le lion, comme le bœuf, mangera de la paille. Le nourrisson jouera près du trou de la vipère, dans la caverne de l'aspic, l'enfant sevré mettra la main. Il ne se fera ni mal ni dégâts sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la connaissance du Seigneur, comme les eaux recouvrent le fond de la mer ». (Isaïe 11, 1-9)

L'ancien officier qu'était saint Ignace, le fondateur des Jésuites, présente dans ses « *Exercices spirituels* » une parabole « militaire » pour parler du combat spirituel. Imaginez deux camps militaires opposés, dit-il. L'un a pour général Lucifer, assis sur une chaise de feu et de fumée, toute d'une beauté fausse et clinquante. L'autre a pour capitaine Jésus, doux et humble de cœur. L'un et l'autre parlent à leurs soldats. Leurs discours tient en trois points :

Lucifer

Jésus

1) convoiter les richesses = L'AVOIR	1) Vivre la PAUVRETE
2) Convoiter le prestige = LE VALOIR	2) Accepter les HUMILIATIONS
3) Convoiter la puissance = LE POUVOIR	3) Vivre l'HUMILITE
Ou : la POSSESSION, le PARAÎTRE, l'ORGUEIL	Ou : le MANQUE, le DISPARAÎTRE, la MODESTIE
Ou : les « P » du capitalisme : le PROFIT, le PRESTIGE, le POUVOIR.	Ou : la PETITESSE, la DISCRETION, le SERVICE

Parfois, nous voudrions trouver une troisième voie, ou alors panacher un peu dans les deux. C'est impossible. Le chemin que Jésus propose résolument est celui de Jérusalem, celui de la résurrection par le passage de la croix. Détaillons quelque peu ces trois tentations.

1. La tentation de l'AVOIR

La première tromperie est celle de l'avoir, de la possession tu es quelqu'un dans la mesure où tu as. On peut être possessif sur des choses ou sur des personnes. On peut chercher à garder, à posséder, à accumuler. On peut même, et c'est très subtil, tenir à ses souffrances, à ses maladies ou à ses blessures en cherchant à attirer ainsi l'attention des autres.

Face à cela, il y a la pauvreté radicale de Jésus. Le Fils, au sein de la Trinité, est si j'ose dire ontologiquement pauvre. Il est le Pauvre par excellence, car il ne fait que se recevoir entièrement du Père et lui rend tout, sauf le fait d'être Fils. Jésus est le Pauvre dans son Incarnation : « *de riche qu'il était, le Seigneur s'est fait pauvre*

pour nous enrichir par sa pauvreté » (2 Corinthiens 8, 9). Jésus est le Pauvre à Bethléem, quand il est nouveau-né déposé dans une mangeoire, corps livré pour notre vie. Il vit la pauvreté silencieuse des travaux et des jours dans l'obscur bourgade de Nazareth.

Oui, la première arme fournie par Jésus pour le combat spirituel est celle du choix de la pauvreté la pauvreté du cœur, toujours ; la pauvreté effective (en argent, en santé, en équilibre psychologique), celle que nous n'avons pas à imaginer ou à rechercher, mais à accueillir, au bout peut-être comme Job de la révolte, en sachant que nous en recevons la grâce. Car cette pauvreté, non cherchée, mais imposée par les circonstances, est une manière d'imiter Jésus et de l'aimer davantage. Lors de la retraite qu'il fit à Nazareth, le père Charles de Foucauld note cette confiance :

*« Mon Dieu, je ne sais s'il est possible à certaines âmes de vous voir pauvre et de rester volontiers riches, de se voir tellement plus grandes que leur maître, que leur Bien-Aimé, de ne pas vouloir vous ressembler en tout, autant qu'il dépend d'elles, et surtout en ces abaissements ; je veux bien qu'elles vous aiment, mon Dieu, mais cependant je crois qu'il manque quelque chose à leur amour, et en tous cas moi je ne puis concevoir l'amour sans un besoin, un besoin impérieux de conformité, de ressemblance, et surtout de partage de toutes les peines, de toutes les difficultés, de toutes les duretés de la vie...
Etre riche, à mon aise, vivre doucement de mes biens, quand vous avez été pauvre, gêné, vivant péniblement d'un rude labeur, pour moi je ne le puis, mon Dieu, je puis aimer ainsi... »*

Le mot important, c'est celui d'aimer...

2. La tentation du PARAÎTRE

Le désir du prestige est la seconde des grandes tentations. Je cherche à paraître, à « être reconnu », à marcher de réussite en réussite, à faire carrière, à bénéficier d'une influence sociale, à collectionner des titres. Je tiens à ma réputation et à jouir de la considération. Toutes ces recherches de soi m'empêchent de me recevoir vraiment moi-même, dans ma liberté, d'u Autre et des autres, mes frères.

Jésus fournit une munition contre ce genre de penchant, c'est de tirer profit des humiliations : « tu es encore chrétien, toi ? Tu vas encore à la messe ! Tu es prêtre ... quelle idée ! » On se moquait de la même manière des origines de Jésus : « *Que peut-il sortir de bon de Nazareth ?* » (Jean 1, 46). On ridiculise ses fréquentations : « *un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des*

pécheurs » (Luc 7, 34). On méprise sa bonté : « Si cet homme était un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche » (Luc 7, 39).

3. La tentation du POUVOIR

L'orgueil et le désir de puissance est sans doute la passion fondamentale du cœur humain perverti par le péché. Il y a au fond de chacun de nous un dictateur qui sommeille, qui est prêt à dominer et à écraser les autres. On peut chercher à prendre le pouvoir, à n'importe quel prix et par n'importe quels moyens.

La religiosité du « New Age » va dans ce sens : par des techniques de « channelling » ou de méditation, elle offre de dominer la vie et les événements, à mettre la main sur les énergies potentielles qui m'habitent, à exercer des « pouvoirs ». Elle centrent sur l'*ego*. C'est le contraire de la prière chrétienne qui est écoute et relation avec Quelqu'un, dans l'humilité confiante.

Jésus, lui, se soumet aux autres. Lui, le Parole de Dieu, obéit à Marie et à Joseph. Sauf à 12 ans, lorsqu'il « doit être dans la maison de son Père » (Luc 2, 49), et dont nous trouvons l'écho dans la vie de Jeanne d'Arc : « Puisque Dieu le commandait, aurais-je eu cent pères, aurais-je eu cent mères, aurais-je été fille de roi, que je serais partie ! » (Lundi 12 mars 1431). Jésus vit toujours en dépendance de son Père. Il n'agit que par le Père.

« Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire: "Montre-nous le Père !" ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : mais le Père demeurant en moi fait ses oeuvres. » (Jean 14, 9-10).

Il y a là une humilité radicale. Jésus est le Serviteur. Il se fait théophanie, dévoilement de l'être même de Dieu, en s'abaissant devant ses disciples pour leur laver les pieds.

Demandons la grâce de toujours pouvoir choisir la vie dans la liberté. Et c'est une réponse justement célèbre de Jeanne qui nous servira de conclusion à cet enseignement :

- Maître Beaupère : « Jeanne, êtes-vous sûre d'être en état de grâce ? »
- Jeanne : « Si je n'y suis, Dieu m'y mette. Si j'y suis, Dieu m'y tienne ! Je serais la plus dolente au monde si je savais n'y pas être. »
(24 février 1431)

Troisième jour, matin

LA PETITE FILLE ESPERANCE

Nous allons entamer aujourd'hui une journée d'espérance, dans la conscience de notre pauvreté. Il serait bon, au terme de cette journée, de vivre le sacrement de réconciliation.

Jamais Jeanne ne se laissera aller aussi loin dans ses confidences intimes que lors de l'interrogatoire du mercredi 14 mars 1431.

« Sainte Catherine m'a dit que j'aurais secours. Et je ne sais si ce sera en étant délivrée de prison ou quand je serai en jugement, s'il survient un trouble par le moyen duquel je pourrais être délivrée. Je pense que ce sera l'un ou l'autre. Mais le plus souvent, mes voix me disent que je serai délivrée par une grande victoire; et après, elles me disent :

'Prends tout en gré, ne te chaille (= préoccupe) pas de ton martyre, tu t'en viendras enfin au Royaume de Paradis. '

Et cela mes voix me le disent purement et simplement, sans faute. J'appelle 'martyre' la peine et l'adversité que je souffre en ma prison et je ne sais si j'en souffrirai de plus grandes; mais je m'en rapporte à Notre Seigneur. »

Cette déclaration est intéressante. D'abord, parce que Jeanne mentionne ici un conseil de ses voix qu'elle ne comprend pas vraiment. Sainte Catherine, ici citée, annonce clairement sa mort et l'espérance d'entrer en paradis. Jeanne pressent le sens exact de ces mots, mais ne peut s'empêcher de les interpréter comme l'annonce d'une libération due à une action de commando de ses partisans ou à la faveur d'une émeute populaire. Cela soulève un peu le voile sur sa vie mystique et nous en fait frôler l'émouvante authenticité : elle rapporte une phrase qu'elle ne comprend pas ou n'est pas encore prête à réaliser.

Jean de la Fontaine lui pose alors la question :

- Jean de la Fontaine : « Puisque vos voix vous ont dit que finalement vous iriez en paradis, tenez-vous pour assuré d'être sauvée et de n'être pas damnée en enfer ? »
- Jeanne : « Je crois fermement ce que mes voix m'ont dit, à savoir que je serai sauvée, aussi fermement que si j'y étais déjà. »
- Jean de la Fontaine : I « Après cette révélation, croyez-vous que vous ne puissiez pécher mortellement ? »
- Jeanne : « Je n'en sais rien, mais du tout je m'en rapporte à Dieu. »
- Jean de la Fontaine : « Cette réponse est d'un grand poids. »
- Jeanne : « Aussi je la tiens pour un grand trésor. »

L'interrogateur tente de la prendre en défaut l'après-midi du même jour.

- Jean de la Fontaine : « *Est-il besoin que vous vous confessiez puisque vous avez la révélation de vos voix que vous serez sauvée ?* »
- Jeanne : « *Je ne sais si j'ai péché mortellement, mais si j'étais en péché mortel, je pense que saintes Catherine et Marguerite me délaisseraient aussitôt. Je crois qu'on ne peut trop nettoyer sa conscience* ».

Mais sa conviction est faite. En effet, après avoir discrètement conseillé Jeanne de faire appel au Pape et avoir reçu pour cela des menaces de la part des Anglais, Jean de la Fontaine quitte Rouen, d'après la déposition de Guillaume Manchon le 2 mai 1452 au procès d'annulation.

On comprend mieux pourquoi Charles Péguy, après avoir lu et médité ses paroles, voit en Jeanne une personnification de « la petite espérance ».

« La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.

La foi, ça ne m'étonne pas.

Ça n'est pas étonnant.

J'éclate tellement dans ma création (...)

La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.

Ça n'est pas étonnant (...)

*La charité est toute naturelle, toute jaillissante,
toute simple, toute bonne venante.*

C'est le premier mouvement du cœur (...)

Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne.

Moi-même.

Ça, c'est étonnant (...)

Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout.

Une petite fille espérance.

Immortelle (...)

*La petite espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs
et on ne prend seulement pas garde à elle.*

*Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, sur le chemin raboteux du
salut, sur la route interminable, sur la route entre ses deux sœurs, la
petite espérance s'avance (...)*

C'est elle, cette petite, qui entraîne tout.

Car la foi ne voit que ce qui est.

Et elle voit ce qui sera.

La charité n'aime que ce qui est.

Et elle, elle aime ce qui sera. »

(Le Porche de la deuxième vertu)

Le premier qui espère, c'est Dieu. Il a pris le risque audacieux de nous créer, de nous planter libre au cœur de l'univers. Comme ces parents qui engendrent un enfant, non pas pour qu'ils deviennent tel qu'ils le rêvent, mais pour qu'avec tout ce qu'ils lui donnent il invente un chemin tout neuf, unique.

C'est par un geste d'une inconcevable espérance que Dieu va à la rencontre de l'humanité abîmée par le mal. Car le mal, aussi horrible puisse-t-il être, est nécessairement fini. Tandis que la Miséricorde divine est sans fond. Pour Dieu, il n'y a jamais de situation désespérée.

Méditons sur cette miséricorde.

LA MISERICORDE

La *miséricorde*, on ne la raisonne pas. On ne la réfléchit pas. On l'accueille. On s'en laisse envahir. La miséricorde, c'est l'Amour au cœur même de notre péché. Ceux qui acceptent de se laisser aimer jusqu'à là, Dieu en fait des saints.

Voici une série de références bibliques : si l'une d'entre elles vous touche, surtout n'allez pas plus loin ! Gardez-la, mâchez-la, laissez lui produire tout son effet en vous.

Michée 7, 18-19

Lamentations 3, 22-23

Ezéchiél 37, 1-14

Isaïe 43, 1-15

Psaume 138 (139)

Sagesse 11, 23-26

Sagesse 12, 1-2

Baruch 1, 15 à 3, 8

Cantique des Cantiques 4

Marc 2, 1-12

Jean 5, 1-9

Jean 15, 1-17

Le sacrement de réconciliation que je vous propose de vivre aujourd'hui n'est pas une démarche de l'homme. C'est Dieu qui prend l'initiative. Nous, nous avons à consentir. A nous laisser faire. A nous laisser aimer. A nous laisser réconcilier avec nous-mêmes, avec les autres, avec Dieu. Dans la réconciliation, il y a deux temps :

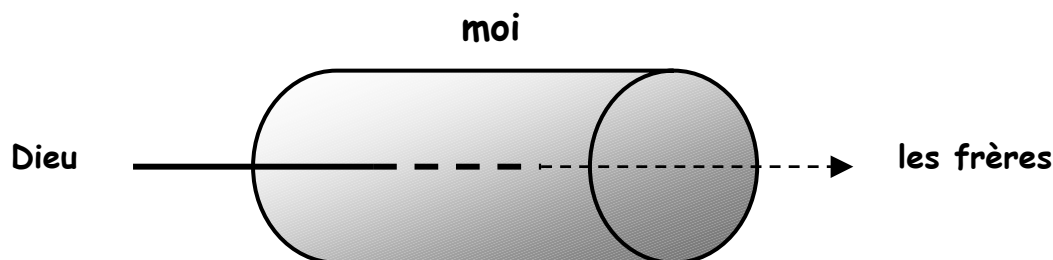
1. Le temps de la pauvreté
2. Le temps de l'accueil de la grâce

C'est ce temps de pauvreté que nous allons accueillir ce matin, dans la prière. Mais attention ! Ne confondez pas culpabilité et pauvreté. Il s'agit de vivre ce temps dans la paix et l'espérance : pauvres, petits et confiants.

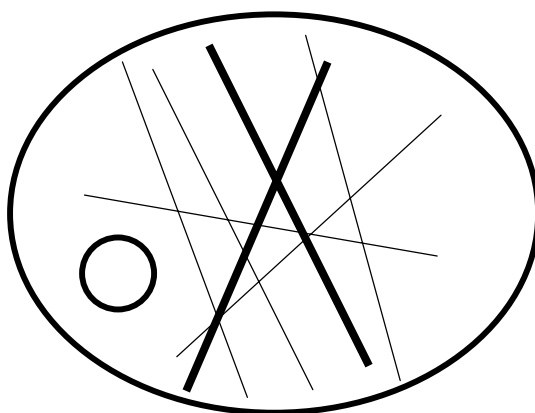
Thérèse de Lisieux écrit :

« Ce qui lui plaît, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde. »

Dieu nous a donc créés libres. Il a pris le risque que nous en fassions un mauvais usage. La conversion commence lorsque je prends conscience de l'Amour de Dieu pour moi, même et y compris dans mon péché, dans ma fragilité ou ma blessure. Ce matin, demandons la grâce de découvrir notre part de non-liberté, notre incapacité à vivre pleinement notre vocation de filles, de fils bien-aimés de Dieu. C'est une grâce extraordinaire que de découvrir sa pauvreté, que de laisser la Parole de Dieu « déboucher » notre canal encrassé par la possessivité, par le péché. La grâce, si j'ose dire, n'y coule plus que comme un mince filet.



Ou, pour prendre l'image de la roue que nous avons vu lors des enseignements du deuxième jour, tout est voilé, tordu et ne roule plus que difficilement :



« Si nous disons ' nous n'avons pas de péché ', nous nous abusons, la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, lui, fidèle et juste,

pardonnera nos péchés et nous purifiera de toute iniquité. Si nous disons : ' nous n'avons pas péché ', nous faisons de lui un menteur et sa parole n'est pas en nous. » (1 Jean 1, 8-10)

Ma liberté ne consiste pas à faire ce que je veux comme le papillon qui volette au gré de ses pulsions. Ma liberté est d'être fils et de vouloir le devenir de plus en plus. « *Deviens ce que tu es* », c'est-à-dire le fils, la fille de Dieu.

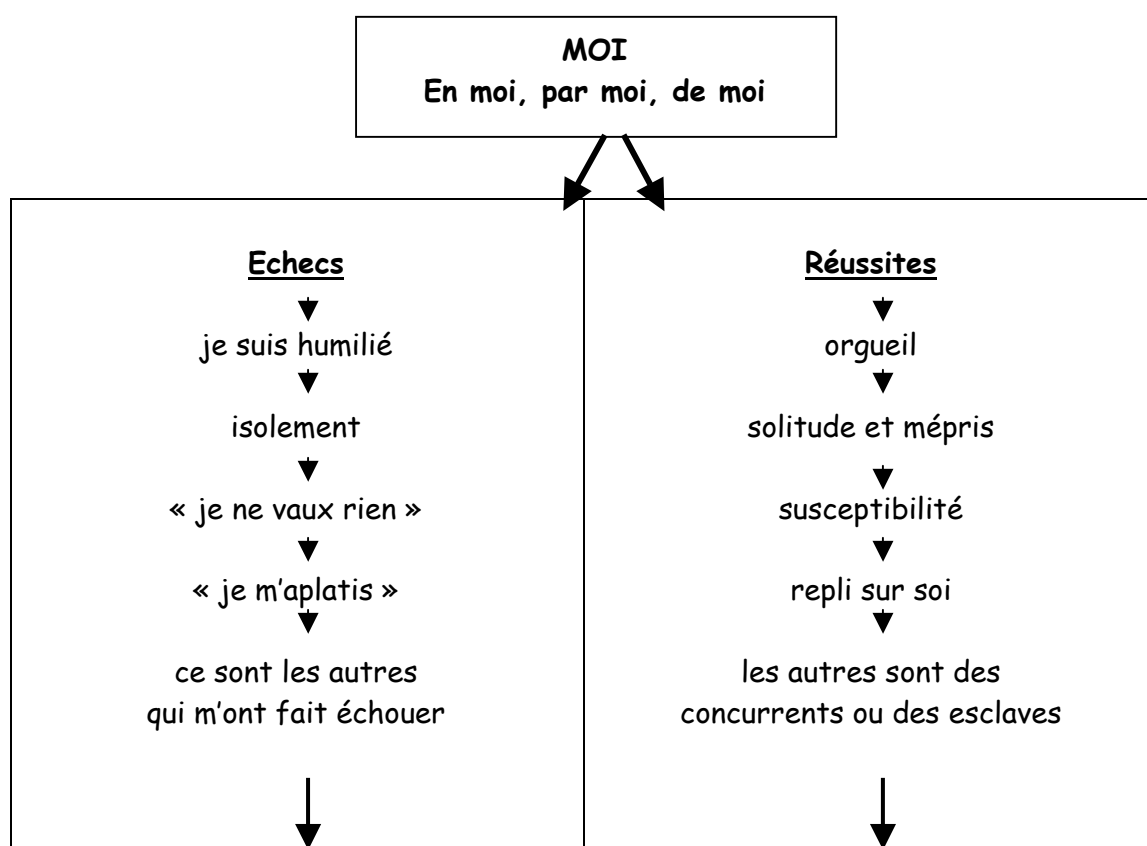
Je me sens rétrécis, entravé dans ma capacité d'aimer et d'être aimé. Ce que je vous propose dans la prière que vous allez vivre, c'est de nous faire accueil pour nous recevoir à la lumière de Dieu. « *Fais-toi capacité et je me ferai torrent* », dit Jésus à une mystique du Moyen-Age.

Quel est le péché que le Seigneur veut aujourd'hui me révéler pour le couvrir de son immense miséricorde ? Quelle est la blessure purulente que le Seigneur veut me faire découvrir et me voir déposer devant lui aujourd'hui ?

C'est dans la prière que vous recevrez cette lumière, en gardant en mémoire le conseil de saint Paul :

« Au nom de la grâce qui m'a été donnée, je le dis à tous et à chacun : ne vous surestimez pas plus qu'il ne faut vous estimer, mais gardez une sage estime de vous, chacun selon le degré de foi que Dieu lui a départi ».
(Romains 12, 3)

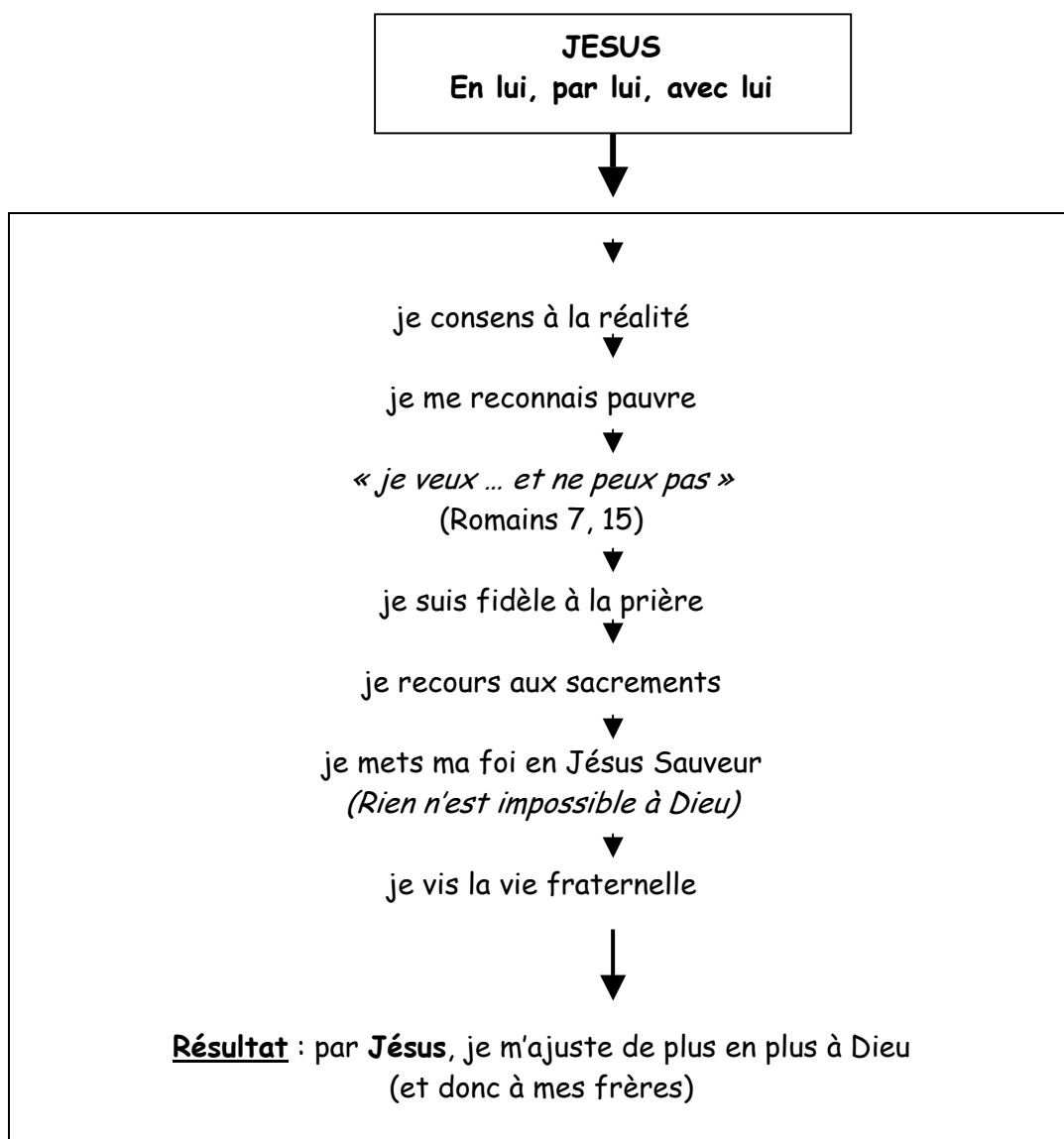
Si on se tourne vers soi au lieu de se recevoir de Dieu, on peut aussi mal vivre l'échec que la réussite. Voici un petit tableau :



Résultat : « je » ne vaux rien

Résultat : « je » me justifie

La bonne attitude, le véritable chemin de conversion, c'est de consentir à en être là, d'accepter la réalité (la colonne de gauche, celle des « échecs ») et de me placer pauvre **et** confiant devant le Seigneur.



Ainsi, je laisse l'Esprit me « déboucher », désensabler la source de mon cœur, purifier mes blessures, ordonner mon intérieur, construire en moi « l'homme nouveau » et me donner des comportements neufs.

J'entre dans un chemin de conversion des profondeurs de mon être. De temps en temps, certes, je vais encore chuter. Mais comme je suis en train de monter, je fais du 4 km à l'heure, et cela fait moins mal que lorsque je me laisse glisser sur la pente où je fais du 120 km à l'heure !

Ma roue disloquée se réajuste et mon canal encombré se dégage :



Je vous propose de compléter un tableau de quatre colonnes que, par la prière, nous allons progressivement remplir.

1. Causes	2. Points faibles	3. Comportements réflexes	4. Comportements nouveaux
-----------	-------------------	---------------------------	---------------------------

Ce matin, nous allons commencer à remplir la colonne 3 et la colonne 1, mais dans la prière. Ce n'est pas une psychothérapie, mais un chemin spirituel. Une évangélisation des profondeurs. Le psychothérapeute doit être consulté quand c'est nécessaire. Voici ce qu'en dit avec bon sens le livre du Siracide :

« Mon fils, quand tu es malade, ne te révolte pas,
mais prie le Seigneur et il te guérira (...)
Puis aie recours au médecin, car le Seigneur l'a créé, lui aussi,
ne l'écarte pas, car tu as besoin de lui.
Il y a des cas où la santé est entre leurs mains. »
(Ecclésiastique 38, 9. 12-13)

Donc, il ne s'agit nullement de remplacer une psychothérapie quand elle s'avère nécessaire. Mais toute blessure n'en nécessite pas. Il y a des choses simples, que tout le monde peut reconnaître, dans un climat de prière.

3. Comportements réflexes

Ce sont des comportements très visibles par moi et surtout par les autres. Souvent, je m'en confesse, mais rien ne change. Je reviens toujours aux mêmes travers. Prenons deux exemples, purement imaginaires :

Exemple 1

- je suis susceptible
- je n'accepte pas les compliments
- je ne supporte pas la contradiction
- je suis jalouse

Exemple 2

- je cherche à plaire
- j'ai peur de déranger
- je m'écrase toujours

Dans la prière, j'accepte paisiblement ce qui m'est donné. Et puis je demande au Seigneur où ces comportements réflexes s'enracinent, pourquoi je me conduis comme cela.

1. Causes

Complétons maintenant mes exemples fictifs. Je découvre :

Exemple 1

- quand j'étais petite, j'étais grosse
- on se moquait de moi en disant : « tas de graisse »
- je ne pouvais pas penser que j'étais belle

Exemple 2

- j'ai la place du dernier dans ma famille
- je n'ai pas vraiment été désiré dès ma conception

Attention : ne notez ces deux colonnes qu'après votre temps de prière, pour ne pas contrarier le mouvement de l'Esprit.

Ce que le Seigneur peut toucher ou révéler en vous peut parfois être très profond, très enfoui, et donc un peu douloureux. C'est peut-être la première fois que je vais en prendre conscience. Mais disons-nous bien que le Seigneur ne révèle notre mal que pour tout aussitôt commencer à le purifier.

Dieu nous transforme lentement en lui-même. Il nous divinise. Le péché se serait de dire délibérément « non » à ce travail de la grâce. Bonne prière !

Troisième jour, après-midi

Confessez-vous !

Nous avons vécu ce matin une grâce de pauvreté. Nous avons accueilli une lumière sur notre cœur profond, blessé et pécheur. Sachons nous faire accueil à ce que Dieu veut commencer à guérir et à restaurer en nous par son pardon. Et demandons-le en regardant l'attitude de Jeanne.

Son attachement à la confession est tout à fait remarquable. Nous allons suivre de larges extraits du témoignage eu procès d'annulation de Jean Pasquerel, un ermite de Saint Augustin, que Jeanne choisit pour confesseur.

Dès le départ de sa fille, Isabelle Romée, la maman de Jeanne d'Arc a ce réflexe de mère et de chrétienne : aller en pèlerinage à Notre-Dame du Puy (le « Lourdes » de l'époque). C'est là qu'elle fait la connaissance de ce religieux qui venait d'un couvent de Tours. Comme Jeanne allait être appelé à s'y rendre, elle presse vivement Jean Pasquerel d'aller voir sa fille.

La sympathie s'est tout de suite établie entre Jeanne et lui lorsqu'ils se rencontrent à Tours. Jeanne le prend pour confesseur et chapelain de sa maison militaire. Le moine ne devait plus la quitter jusqu'à ce qu'elle fut faite prisonnière devant les remparts de Compiègne.

Le 3 mai 1456, à Paris, le Père Jean Pasquerel raconte leur première rencontre :

« Jeanne se trouvait alors à Tours, logée chez Jean Dupuy, bourgeois de la ville. C'est là que nous allâmes la questionner. Ceux qui avaient amené Jeanne lui dirent : ' Jeanne, nous vous avons fait venir ce bon Père. Si vous, le connaissiez, vous l'aimeriez beaucoup '. Jeanne leur répondit qu'elle était bien contente, qu'elle avait déjà entendu parler de moi, et qu'elle désirait se confesser à moi dès le lendemain. Le lendemain donc, je l'entendis en confession et chantai la messe en sa présence. Depuis ce moment, je la suivis toujours, jusqu'à sa capture devant Compiègne. »

Dès leur première entrevue donc, Jean Pasquerel fait part de deux réactions spontanées de Jeanne : la confession et l'eucharistie. Parlant de la vie quotidienne de cette pénitente hors du commun, il confie :

« Elle était très pieuse envers Dieu et la Sainte Vierge, se confessait presque chaque jour et communiait fréquemment ... quand elle se confessait, elle pleurait. »

L'importance qu'elle accorde au sacrement de réconciliation est telle qu'elle exhorte les soldats autour d'elle à se confesser eux aussi. Son aumônier poursuit en ces termes :

« Jeanne fit rassembler les prêtres deux fois par jour, matin et soir. L'assemblée chantait antiennes et hymnes à Notre-Dame, Jeanne parmi elle. Elle n'autorisait en outre la présence que de soldats dûment confessés le jour même, et avertissait ceux-ci de se confesser s'ils voulaient participer à la réunion. Dans cette assemblée, en effet, tous les prêtres étaient prêts à confesser quiconque le désirait. »

Au cours de son témoignage, Jean Pasquerel revient plusieurs fois sur ce souci du sacrement de réconciliation. Ainsi, lors de l'assaut improvisé du mercredi 4 mai 1429 contre la bastille Saint-Loup à l'est d'Orléans, il se souvient :

« Il y eut là beaucoup d'Anglais tués dans ce t engagement. Jeanne en était bien dolente ; elle disait qu'ils étaient morts sans confession et méritaient d'être plaints. Elle-même se confessa sur le champ à moi. Elle me recommanda de conseiller à tous les soldats de confesser leurs péchés et de rendre grâce à Dieu pour la victoire ; sinon, elle ne resterait plus parmi eux et abandonnerait leur compagnie. »

Le lendemain, jeudi de l'Ascension, elle se confesse à nouveau et reçoit l'eucharistie. Et ce n'est pas tout :

« Elle donna l'ordre que personne n'entreprit le lendemain de sortir de la cité pour aller à l'attaque avant de s'être préalablement confessé ; et que les hommes d'armes veillent à ne pas traîner de femmes perdues avec eux... Il en fut comme elle avait ordonné ! »

Ce n'est pas terminé, car ce même jour de l'Ascension , le soir après dîner, elle ordonne au Frère Pasquerel :

« ... de se lever plus tôt que le jour de l'Ascension, , et de la confesser dès le grand matin ; ce que je fis. »

On le voit se confesser de nouveau le surlendemain, la samedi 7 mai, jour décisif de la bataille des Tourelles, où elle a l'épaule transpercée par une flèche :

« On mit alors sur sa blessure de l'huile d'olive et du lard et, après ce traitement, Jeanne se confessa à moi-même tout en pleurant. Puis elle reprit l'assaut en criant : ' Clasidas (= Glasdale, le capitaine des troupes anglaises retranchées au fort des Tourelles), Clasidas, rends-ti, rends-ti au Roi du ciel ! Tu m'as appelée putain ; j'ai pitié de ton âme et de celles des tiens. ' »

Ainsi Jeanne s'est confessée presque chaque jour de cette semaine, il est vrai cruciale puisqu'elle amène la libération d'Orléans, qui renverse le cours de l'histoire.

Tout ceci montre que le recours aux sacrements (confession et eucharistie) est pour elle une habitude toute naturelle et sa foi en l'efficacité du sacrement de réconciliation est suffisamment forte pour qu'elle insiste auprès des soldats pour qu'eux aussi se confessent. Elle veut une armée purifiée. Et pour ce faire, il ne suffit pas d'en chasser les ribaudes ou d'en bannir les jurons ou blasphèmes. Il faut encre l'effort de conversion et de purification intérieure que seul le sacrement procure efficacement.

On sait comment plus tard, prisonnière, lorsque Pierre Cauchon lui donne l'ordre de réciter le « Notre Père », elle refuse à moins que l'évêque l'entende en confession (mercredi 21 février 1431). Réponse évidemment destinée à mettre son juge dans l'embarras, mais dont il est significatif qu'elle lui vienne spontanément aux lèvres.

Mais attention : ne voyons surtout pas là je ne sais quel attitude scrupuleuse ou culpabilisante. Ce soin donné à la confession et à la communion fréquentes vient de cette conscience très affinée chez Jeanne d'être, par son baptême, fille de Dieu par adoption (« Dieu par participation », dira un siècle plus tard Jean de la Croix). Un bout d'interrogatoire du lundi 12 mars 1431 me permet d'illustrer cela :

- Le juge : « *Vos voix vous ont-elles point appelée ' fille de Dieu ', ' fille de l'Eglise ', la ' fille au grand cœur ' ? »*
- Jeanne : « *Avant la levée du siège d'Orléans, et tous les jours depuis, quand elles me parlent, elles m'ont plusieurs fois appelée ' Jeanne la Pucelle, Fille de Dieu '. »*

Rappelons-nous le psaume 8 :

*« A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu fixas,
qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui,
le fils d'un homme, que tu en prennes souci ?
A peine le fis-tu moindre qu'un Dieu,
Le couronnant de gloire et de beauté... »*

L'homme créé à l'image de Dieu est à peine « *moindre qu'un Dieu* ». Ce que Jeanne vivait, c'était que dans le sacrement nous grandissons dans la filiation divine par l'union à Jésus. Que nous devenons davantage fils (filles) dans le Fils Unique.

*« Ceux que d'avance il a discernés, il les a aussi
prédestinés à reproduire l'image de son Fils,
afin qu'il soit l'Aîné d'une multitude de frères... »*
(Romains 8, 29)

Ainsi la confession n'est pas d'abord remède à notre péché. Le sacrement de réconciliation nous aide à nous accrocher, à nous incorporer, à nous intégrer dans

l'attitude filiale du Fils parfait qu'est le Christ. Nous nous confessons pour être davantage **en** lui, pour être configuré à son image.

Toute l'existence de Jeanne témoigne continuellement de son désir des sacrements, qui l'incorporent au Christ. Et cette soif profonde est une des sources de sa sainteté, qui est tout à fait indépendante des conditions exceptionnelles où elle s'est dilatée. Gageons que si elle était restée une paysanne obscure d'un minuscule village, cette sainteté n'aurait pas été moins grande.

Et c'est dans la même attitude intérieure qu'elle vit de l'eucharistie. Pour elle, l'eucharistie n'est pas d'abord pain et vin pour notre faim, mais nécessité d'être intégré dans le passage du Fils à son Père. « *Fille de Dieu, va !* » : tout au long de sa courte vie, cette phrase magnifique illumine son chemin spirituel. Il est d'autant plus poignant de penser qu'elle fut privée de l'eucharistie, qu'elle désirait de tout son être, durant toute sa captivité à Rouen. Seul le matin de son exécution, Cauchon, par une singulière contradiction, permit qu'on donne la communion à cette « excommuniée ».

Approfondissons la grâce du sacrement de réconciliation.

Convertissez-vous !

La confession est à la fois *pardon* et *guérison*.

Chapitre 1 Guérison

Nous portons tous une certaine culpabilité, une part d'angoisse et de peur et même un rejet plus ou moins conscient de Dieu.

Cela peut venir (pensons à la colonne « *causes* » de ce matin) de ce que nous ne nous sommes pas assez sentis aimés gratuitement, pour nous-mêmes. Et nous avons réagi avec une violence plus ou moins forte contre les autres, contre nous-mêmes et contre Dieu.

C'est sur ce point là que le sacrement opère une guérison et nous apprend à réagir par l'amour à tous les manques d'amour, à répondre par des choix de *VIE* à tous les choix de mort. Je pense à telle dame qui, lorsqu'elle affronte des moments difficiles, brode une belle tapisserie, ce qui lui évite de s'apitoyer sur son sort. Elle fait un choix de vie.

Faire un choix de vie, c'est peut être également accepter de vivre un deuil. Ainsi telle personne blessée par ses parents s'acharne à ce qu'ils reconnaissent et réparent le tort qu'ils lui ont fait. Il lui font renoncer ce désir, en faire le deuil, s'en détacher, se délier. Ce n'est qu'ainsi que la mort sera vaincue par la vie.

Chapitre 2 Pardon

Le pardon , lui, porte sur nos péchés, c'est-à-dire sur nos actes de volonté libre. « *Il ne faut pas confesser vos sentiments, vos impressions, mais vos actes volontaires* », écrit François de Sales à une correspondante.

Pour tenir et croître dans la vie spirituelle, il faut un rythme régulier de confession, à la fois pardon et guérison intérieure progressive. Je vous propose maintenant de compléter la deuxième colonne, celle intitulée « *les points faibles* ».

2. Points faibles

Ne confondons ce ou ces « *points faibles* » avec les « *comportements réflexes* » (colonne 1) ou les « *causes* » (colonne 1). Le « point faible » est une bonne tendance qui a été fragilisée et qui, dès lors, peut facilement m'entraîner dans des comportements réflexes. Ainsi :

J'ai besoin d'être reconnu
J'ai besoin d'être aimé
J'ai besoin de prendre ma place

Tout cela est bon et nécessaire. Mais comme ces tendances ont été fragilisées, elle deviennent le lieu où je vais être le plus tenté de me laisser aller à) mes comportements négatifs. Reprenons l'exemple ce la dame qui était grosse quand elle était petite et dont on se moquait. Eh bien, son besoin d'être aimée et de se voir belle a été ébranlé, et toutes les tentations vont s'engouffrer par ce biais là. Dans le second exemple, celui de cet homme cadet de la famille, c'est son besoin légitime de prendre sa place qui a été déstabilisé. C'est là qu'il va être attaqué et risque d'entrer dans des attitudes mauvaises. C'est sur ce point, -et nous pouvons demander ici à Jeanne de nous obtenir une grâce combative de fermeté -, qu'ayant appris à nous connaître, il faut placer une garde vigilante à la porte de notre cœur et écarter clairement tout le « cinéma » intérieur qui nous perturbe habituellement.

C'est le cas même des plus grands saints. Je vous donne l'exemple de Jean-Marie Vianney, le saint curé d'Ars. Il vivait son sacerdoce dans un trop grand sentiment d'indignité. Cela ne relevait pas du tout d'une saine humilité devant la grandeur du sacrement de l'Ordre. Cela venait d'une blessure psychologique. Remplissons le tableau qui vous devient maintenant familier.

1. Causes	2. Points faibles	3. Comportements réflexes	4. Comportements nouveaux
<p>A cause des troubles de la révolution française, il commence très tard sa scolarité (18 ans)</p> <p>Grandes difficultés pour étudier, d'où le sentiment d'être prêtre « par raccroc »</p>	<p>Conscience de la grandeur du sacerdoce confié à la fragilité humaine</p> <p>Ce point faible, fragilisé, devient l'endroit où s'engouffrent les tentations : « tu es un prêtre indigne »</p> <p><i>Il acquiert, grâce à ses « frères » (paroissiens, confrère, l'évêque), une fermeté et une garde du cœur</i></p>	<p>Fuite devant les tâches de son ministère ; il ne rêve que d'entre au couvent, la Trappe, où il pourra « pleurer sur sa pauvre âme</p> <p>Il a peur de « mal » mourir en donnant, par son angoisse, un mauvais exemple</p> <p>Il a un côté un peu « janséniste » au début de son ministère</p>	

Ayant commencé à mener ce combat spirituel, le curé d'Ars ferme peu à peu les écoutilles par où pourrait venir l'envahir la tempête intérieure, le Seigneur va lui donner la grâce, comme il le fait pour nous, d'acquérir des comportements nouveaux. Dans le cas de Jean Marie Vianney, c'est tout à la fois bouleversant et très discret.

4. Comportements nouveaux

Reprenons l'exemple du curé d'Ars :

1. Causes	2. Points faibles	3. Comportements réflexes	4. Comportements nouveaux
			<p>Il entre de plus en plus dans la miséricorde jusqu'à devenir, les dernières années de sa vie, une « icône » du Père miséricordieux.</p> <p>Il a beaucoup d'humour. Malade, il répond à un confrère assez gros, qui lui dit : « Mr le Curé, laissez-moi m'accrocher à votre soutane pour entrer avec vous au paradis » - « N'en faites rien, nous resterions tous les deux coincés dans la porte ! »</p> <p>Il a ce mot rude : « <i>je suis fatigué de la compagnie des pécheurs, j'aspire à celle des saints</i> », mais qui témoigne d'une profonde réconciliation avec lui-même.</p>

Le Seigneur veut nous transformer tout doucement et nous donner des comportements neufs. A l'opposé des comportements réflexes, ces attitudes nouvelles sont discrètes et peu visibles pour soi et aussi pour les autres. Mais pour les acquérir, nous devons collaborer. C'est bien le sens du mot de Jeanne à

Poitiers : « *les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera victoire* ». Il nous faut entrer dans le combat sur ce point faible qui nous aura été révélé dans la prière, sortir de ce cercle infernal et recevoir, au bout de combat, un comportement nouveau d'homme (de femme) libre.

Et par là, on discernera mieux la différence entre péché et fragilité. Le péché devient maintenant ce qui serait consentement volontaire au « cinéma » intérieur où je me dévalorise ou me surévalue, et qui me fait tomber dans mes comportements réflexes.

Combat, vigilance, garde du cœur : tous ces termes ne signifient pas volontarisme. C'est à vivre dans l'accueil, la confiance et la détente.

C'est important d'oser accepter de vivre le pardon des péchés jusqu'à la guérison des racines du mal, où la blessure infectée, mais lavée par le pardon de Dieu et cicatrisée par sa Miséricorde, peut devenir source de vie pour soi et pour les autres. On pourrait dire qu'il y a trois temps dans ce chemin. Le Vendredi Saint, c'est la reconnaissance des blessures, dans la douleur. Le Samedi Saint, Jésus visite nos blessures. Le Dimanche de Pâques, nous ressuscitons, mais avec nos cicatrices. Mais alors ce ne sont plus des ulcères pleins de pus, qui nous replient sur notre souffrance, mais des plaies glorieuses qui deviennent source de vie. La conversion, en collaborant avec le travail de l'Esprit, transforme l'énergie négative en énergie positive.

*« Quelle que soit l'épaisseur des nuages,
nous ne pouvons empêcher le Père
de ruisseler de miséricorde »
(François de Sales)*

Pour entrer dans ce chemin, contemplons ce chef d'œuvre de saint Luc qu'est la Parabole du Père miséricordieux : Luc 15, 11-32.

Dans cette parabole, Jésus nous révèle qui est Dieu.

1) Le péché, c'est gaspiller les biens du Père. « *Dieu n'est pas tant offensé par ce qui serait un attentat à ses droits que par ce qui est une atteinte à notre destinée* » (Adolphe Geshé). Au lieu d'utiliser l'héritage de fils selon le rêve de Dieu et ma vraie destinée, je dilapide l'héritage. Gaspillage qui est à la foi folie et ingratitude.

*« Dieu nous a donné ses mains,
et nous le frappons au visage avec ses mains volées. »
(Gustave Thibon)*

Nous lui jetons à la figure une humanité défigurée. Le fils cadet part au loin, comme si le Père n'existait pas.

2) Le péché a pour conséquences des fruits amers. Le péché est un fruit qui n'est agréable qu'en surface ; au noyau, il est empoisonné. On croyait tout posséder et nos mains se referment sur du vent. On est passé à côté de la vraie vie.

3) « *Rentrant en lui-même...* » : c'est le début de la conversion intérieure. Le fils commence à se réveiller de sa torpeur. C'est l'étape de la seconde conversion, celle qu'a connu par exemple Thérèse d'Avila devant une image du Christ à la colonne. C'est une rupture, le sentiment d'un « avant » et d'un « après ».

4) Mais surtout, ne regardons pas tant le fils. Contemplons l'attitude poignante du Père. Le fils n'a pas le temps d'achever sa confession que le Père le rend à la vie. Voyons les verbes utilisés par l'évangéliste :

Son Père

l'aperçoit

est saisi de pitié

court

l'embrasse tendrement

Extraordinaire !

Accueillez donc ce Père pour vous. La confession est le sacrement du baiser du Père... qui restitue tout : l'anneau de l'héritier, les sandales et la robe du Fils, le banquet de la fête. Le fils cadet est revenu à la vie, à la seule vie possible. La vie avec le Père, la vie avec les frères (c'est cela l'Eglise).

5) Mais ce n'est pas fini. Il y a l'autre fils, l'aîné. Il était, lui, impeccable. Il entre dans une violente colère. Le grand frère n'a jamais été pris en défaut. On pourrait croire qu'il est un saint. Il a pourtant, lui aussi, une faille, et quelle faille ! Son péché, c'est l'orgueil. C'est le mépris de son frère, du pauvre, du pécheur, du petit, du maladroit.

Le Père l'aime autant que le cadet. Il sort pour aller à la rencontre de ce deuxième pécheur. Il sait qu'il va essuyer une bordée d'injures. Il sort pourtant. « *Ne fallait-il pas se réjouir, parce que **ton** frère que voilà était perdu et il est retrouvé, il était mort et il est revenu à la vie* ».

Laissons-nous retrouver par Dieu. Laissons-nous donner cette joie au cœur du Père. Laissons réconcilier avec lui le fils cadet et le fils aîné qui sont en nous.

Quatrième jour, matin

Hérétique ?

On ne peut qu'être frappé par les ressemblances entre la destinée de Jeanne et celle de Jésus, surtout dans leurs passions. L'un et l'autre sont accusés par le haut-clergé du Sanhédrin ou par des prélats bardés de diplômes universitaires. L'un et l'autre ont connu une enfance paysanne, laborieuse et simple. L'un et l'autre vont être progressivement « lâchés » par ceux qui auraient pu les soutenir. Leurs supplices sont comparables et menés à un rythme précipité. Ils connaissent tous deux la dérélition et s'abandonnent finalement à Dieu dans le sentiment de son absence. Quelques trop rares paroles et gestes jettent quelque lueur de compassion dans les ténèbres de leur martyre. Voyons comment Jeanne a porté sa part de la croix du Christ.

Le tribunal d'Inquisition réuni à Rouen pour juger Jeanne, par les soins de Pierre Cauchon, ancien recteur de l'Université de Paris et nommé évêque de Beauvais par la grâce du duc de Bourgogne en récompense de négociations menées avec le roi d'Angleterre, n'est habilité qu'à juger des cas d'hérésie. Or il appelle devant lui une prisonnière de guerre, gardée comme telle par des soldats anglais, et non une suspecte d'hérésie qui eût du être incarcérée à l'archevêché sous la surveillance de femmes.

Rien ne sera négligé dans les interrogatoires pour la mettre en contradiction avec elle-même, notamment à propos de ses « voix » et de son « conseil ». Quelques essais, vite abandonnés, vont être tentés pour amener des accusations de sorcellerie : l'arbre des fées, où la jeunesse de Domremy s'en va danser et pique-niquer, ou encore les questions concernant l'étendard ou les anneaux que possède Jeanne. Celle-ci répond avec sa transparence habituelle, non sans parfois marquer son étonnement devant ces questions qu'elle trouve plus ridicules que blessantes.

Il en ira tout autrement lorsqu'on tente de l'attaquer sur son obéissance à l'Eglise. Ainsi le jeudi 15 mars :

- Le juge : « Jeanne, si vous avez fait quelque chose qui soit contre notre foi, il faut vous en rapporter à la détermination de l'Eglise ».
- Jeanne : « Que mes réponses soient vues et examinées par les clercs et qu'on me dise ensuite s'il y a quelque chose qui soit contre la foi chrétienne (...) S'il y avait quoi que ce soit de mal contre la foi chrétienne que Notre-seigneur a ordonnée, je ne voudrais pas le soutenir, et je serais bien courroucée d'aller contre. »

Deux jours plus tard, le 17 mars, questions et réponses prennent un tour plus dramatique :

- Le juge : « *Sur tous vos dires et vos faits, que ce soit en bien ou en mal, acceptez-vous de vous en remettre à la détermination de Notre Sainte Mère l'Eglise ?* »
- Jeanne : « *L'Eglise, je l'aime et je voudrais la soutenir de tout mon pouvoir pour notre foi chrétienne ; ce n'est pas moi qu'on devrait détourner d'aller à l'église et d'entendre la messe (...)* »
- Le juge : « *Vous en rapportez-vous à la détermination de l'Eglise, Jeanne ?* »
- Jeanne : « *Je m'en rapporte à Notre-Seigneur qui m'a envoyée, à Notre-Dame et à tous les saints et saintes du paradis. **Il me semble que c'est tout un, Notre Seigneur et l'Eglise**, cela ne fait pas de difficulté. Pourquoi en faites-vous des difficultés, vous ?* »
- Le juge : « *C'est qu'il y a l'Eglise triomphante : Dieu, les saints, les anges et les âmes sauvées. L'Eglise militante, c'est notre Saint Père le Pape, vicaire de Dieu sur cette terre, les cardinaux, les prélats de l'Eglise, le clergé et tous les bons chrétiens et catholiques. Et cette Eglise réunie ne peut errer, elle est gouvernée par le Saint-Esprit. Alors, voulez-vous vous en rapporter à l'Eglise militante ?* »
- Jeanne : « *Je suis venue au roi de France de par Dieu, la Vierge Marie, tous les saints et saintes du paradis, l'Eglise victorieuse de là-haut, et par leur commandement ! A cette Eglise-là, je soumetts tous mes actes, faits ou à faire. Quant à me soumettre à l'Eglise militante, je n'en répondrai rien de plus pour le moment.* »

Il faut dire que Jeanne sait très bien à qui elle a affaire : des collaborateurs actifs de la cause anglaise. On comprend sa méfiance. Le 31 mars, les interrogatoires reviennent encore sur ce point :

- Le juge : « *Croyez-vous que vous êtes soumise à l'Eglise de Dieu qui est sur terre, à savoir Notre Saint Père le Pape, aux cardinaux, archevêques, évêques et autres prélats d'Eglise ?* »
- Jeanne : « *Oui : Notre Seigneur premier servi !* »
- Le juge : « *Avez-vous commandement de vos voix de ne pas vous soumettre à l'Eglise militante qui est sur terre, et à son jugement ?* »
- Jeanne : « *Ce que je vous réponds, je ne le prends pas sous mon bonnet ! Ce que je réponds, c'est au commandement de mes voix. Elles ne me commandent pas de désobéir à l'Eglise, Dieu premier servi.* »

Jeanne avait, une fois déjà, été interrogée par des hommes d'Eglise qui avaient reconnu qu'en elle, on ne trouvait « *qu'humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplicité* ». Cette approbation par les clercs de Poitiers, qui s'étaient pourtant montés exigeants, a dû la reconforter dans le harcèlement qu'elle subit à Rouen : tous les « gens d'Eglise » ne ressemblent pas à ceux que Pierre Cauchon a réunis

autour de lui. Aussi renvoie-t-elle souvent ses juges au témoignage des clercs de Poitiers : « *Les clercs de mon parti furent de cette opinion qu'il leur semblait que de mon fait il n'y avait rien que de bon* », dit-elle le 27 février 1431.

On peut aisément imaginer l'embarras et l'exaspération de ces intellectuels devant la résistance opiniâtre de cette jeune-fille face à toutes les tentatives pour la prendre en défaut. L'un d'eux, Jean Beaupère, interrogé en février 1450 lors de l'enquête préliminaire ordonnée par Charles VII, lui en veut encore : « *elle était bien subtile, de subtilité appartenant à femme* », dit-il. Le 9 mai 1431, on la conduit dans la salle de torture du château où elle est détenue et on la menace. En vain.

C'est alors qu'est montée, le 24 mai 1431, l'odieuse mise en scène du cimetière de Saint-Ouen. On y a dressé un bûcher prêt à être allumé. Jeanne est amenée sur une tribune faisant face aux prélats, tandis que la foule s'est amassée aux abords de l'estrade. Un long sermon lui est infligé par maître Guillaume Erard, universitaire ami de Cauchon. On la place brutalement devant ce choix : ou la soumission sans conditions à l'Eglise représentée par ses juges ou la mort par le feu.

Jeanne déclare clairement :

- Jeanne : « *De tout ce que j'ai dit et fait, que cela soit transmis à Rome vers notre Sire le Pape à qui, et à Dieu d'abord, je me rapporte.* »

La déclaration est on ne peut plus claire : on aurait dû arrêter la procédure et traduire la prévenue devant le tribunal papal, comme cela s'est fait à plusieurs reprises pour des hérétiques ayant fait appel à l'époque. Cela n'arrangeait évidemment pas ces universitaires parisiens, rêvant d'établir « la double monarchie » (le roi d'Angleterre devenant aussi le roi de France) qui garantit à l'Université de Paris « la clé de la chrétienté », c'est-à-dire le contrôle effectif de l'Eglise en lieu et place du pape.

L'appel écarté, la pression sur Jeanne se fait plus forte encore. L'habileté de Cauchon est de mettre en avant le prétexte de l'habit d'homme (« *habit dissolu, difforme et déshonnête contre la décence et contre la nature...* ») pour en faire le signe évident d'une insoumission à l'Eglise. On lui demande de se renier, sous peine d'être immédiatement exécutée par le feu. On lui promet la prison d'Eglise, gardée par des femmes, si elle se soumet. Jeanne finit par « craquer ». On peut comprendre l'effroi de cette jeune-fille de 19 ans devant la mort horrible et dégradante qu'on lui prépare. Elle s'écrie :

- Jeanne : « *Je veux tenir tout ce que les juges et l'Eglise voudront dire et sentencier ! Je veux obéir en tout à leur ordonnance et volonté. Puisque les gens d'Eglise disent que mes apparitions et révélations ne sont point à soutenir ni à croire, je ne veux pas les soutenir !* »

Fautes d'autres réels chefs d'accusation, Cauchon a réussi à faire de l'habit le signe de l'obéissance à l'Eglise. On lui présente alors à signer une « cédule » (petit feuillet) d'abjuration qui contient la promesse de ne plus porter d'habit d'homme. Jeanne recule, est prise d'un rire convulsif, puis finit par signer en traçant une croix, alors qu'elle est parfaitement capable de signer de son prénom. Ultime résistance. Elle s'était mise d'accord avec ses partisans, du temps de ses campagnes militaires : s'ils recevaient d'elle une lettre avec une croix, c'est qu'elle aurait été dictée sous la contrainte et qu'il ne faudrait pas la croire.

Mais le piège s'est refermé. Avec cette abjuration, ce n'était plus qu'un jeu d'enfant que de faire de Jeanne une « relapse », c'est-à-dire une coupable retombée dans sa faute après y avoir renoncé. La seule sentence pour les relapses est « la remise au bras séculier », c'est-à-dire la mort par le feu. Surtout que Cauchon ordonne qu'on la ramène à ses geôliers anglais.

Ensuite, y a-t-il eu tentative de viol, comme l'affirme le frère Martin Ladvenu ou encore enlèvement des habits de femme durant la nuit par les gardiens anglais, comme le prétend l'huissier Jean Massieu ? Toujours est-il que l'évêque Cauchon apprend le dimanche 27 mai que Jeanne a repris l'habit d'homme. Le lundi 28 mai, il se rend à la prison pour un dernier interrogatoire :

- Cauchon : « *Pourquoi avez-vous pris cet habit d'homme et qui vous l'a fait prendre ?* »
- Jeanne : « *Je l'ai pris de ma volonté. Je l'ai pris parce que c'était plus licite et convenable d'avoir habit d'homme puisque je suis avec des hommes que d'avoir habit de femme. Je l'ai repris parce que ce qui m'avait été promis n'a pas été observé, savoir que j'irais à la messe et recevrais le Corps du Christ et serais mise hors des fers.* »
- Cauchon : « *N'avez-vous pas fait abjuration et promis spécialement de ne pas reprendre l'habit d'homme ?* »
- Jeanne : « *J'aime mieux mourir que de rester aux fers ; mais s'il m'est permis d'aller à la messe et qu'on me mette hors des fers et que je sois mise en prison décente, et avoir des femmes avec moi, je serai bonne et ferai ce que l'Eglise voudra.* »
- Cauchon : « *Depuis jeudi, as-tu entendu les voix de sainte Catherine et Marguerite ?* »
- Jeanne : « *Oui.* »
- Cauchon : « *Que t'ont-elles dit ?* »
- Jeanne : « *Dieu m'a mandé par saintes Catherine et Marguerite la grande misère de la trahison que j'avais consentie en faisant abjuration et rétractation pour sauver ma vie ; que je me damnaiss pour sauver ma vie (...)* »

(Ici le greffier note en marge : « *responsio mortifera* », « réponse mortelle »)

« Mes voix me dirent quand j'étais sur l'échafaud et la tribune devant le peuple, que je réponde hardiment à ce prédicateur qui alors prêchait. C'était un faux prêcheur et il a dit que j'avais fait plusieurs choses que je n'ai pas faites (...) Tout ce que j'ai dit et rétracté ce jeudi, c'est par peur du feu (...) Je n'ai dit ni entendu révoquer mes apparitions. »

Deux témoins ont attesté qu'au sortir de cette pathétique entrevue, Cauchon s'adresse, en riant, aux Anglais présents par ces mots : *« Farewell, faites bonne chère, c'est fait... »*

Est-ce tout ce qu'il y a à dire ? Avec réticence, mais épouvantée un moment par le feu, cette fille de vingt ans a-t-elle eu un moment passager de faiblesse avant de se reprendre deux jours plus tard ?

Je ne le pense pas. Je me range aux fines analyses de Jean Guitton dans son livre *« Problème et mystère de Jeanne d'Arc »* (Fayard 1961) reprise par Pierre Tisset au tome III de son *« Procès de condamnation de Jeanne d'Arc »* (Librairie Klincksieck 1971), car elles me paraissent cerner de plus près la vérité.

Que Jeanne ait frémi d'épouvante lors de la journée du cimetière de Saint-Ouen, cela ne fait aucun doute. Mais en ces heures ténébreuses où Jeanne renonce à sa conscience, il y a autre chose que la peur du feu.

Dès le 2 mai 1430, lors de la *« deuxième admonestation charitable »*, qui est en réalité un très sévère interrogatoire, Jeanne comprend le dilemme dans lequel ses juges ont réussi à l'enfermer :

1. Elle se rend compte, cela dès l'ouverture du procès, que si elle s'en remet à ses juges, ces derniers lui affirmeront que ses voix ne viennent pas de Dieu, qu'elle et son roi, ont été jouets de Satan ou, pour le moins, d'une illusion. Cela, en conscience, elle ne peut l'admettre. Jeanne a toujours parfaitement cru que Dieu lui dictait sa conduite par l'intermédiaire des saintes ou des anges.
2. Mais si, pour récuser ses juges qu'elle sait évidemment être du parti de l'occupant, elle doit récuser l'Eglise militante, on va la tenir pour hérétique et la condamner.

La voilà donc enfermée dans une tragique contradiction : elle ne veut pas renoncer au sanctuaire sacré qu'est sa conscience. Elle ne veut pas davantage renoncer à sa fidélité à l'Eglise militante, car Jeanne n'a sûrement pas distingué ses juges de l'Eglise.

Il n'y a pas de solution.

Aussi choisit-elle de ne pas choisir. Renier ses voix, c'est renier son roi, sa mission, son action, son être même et renier Dieu. Prendre le parti de ses voix contre le jugement de l'Eglise, même mandatée aussi indignement, elle sent que ce n'est pas rester dans la pure droiture.

Alors, elle donne satisfaction provisoire à « l'Eglise » par l'abjuration de Saint-Ouen. Puis, au prix de quelles souffrances intérieures et de quelles angoisses, elle choisit une issue définitive par le sacrifice de sa vie en revenant sur le désaveu donné à ses voix.

Dans cet écartèlement inhumain, insoluble sur terre, c'est à la plus dure confiance en son Créateur qu'elle est conduite. Elle s'abandonne, elle se laisse faire. Qu'ajouter ?

Le silence.

Jeanne est devenue bien plus qu'un être d'une pureté de diamant. Elle atteint au sublime. Elle n'accuse personne : ni Dieu, ni son roi (qui n'a pas levé le doigt pour la secourir), ni ses voix. Doucement, dans les larmes, elle s'abandonne comme un grain de froment qui va être broyé par la meule.

« La fille la plus sainte après Sainte Marie »...
a pu écrire Péguy.

Demandons lui la grâce d'une très grande délicatesse pour contempler, durant tout ce jour, la Passion de Jésus.

Gethsémani

Aujourd'hui, nous allons donc contempler la Passion du Seigneur, la première face du mystère pascal. Purifiés par la journée de conversion d'hier, nous allons puiser la force du combat en contemplant les mystères douloureux.

La Passion de Jésus, c'est le repos de l'homme. Jésus a pris sur lui le mal, les peurs, le péché et les souffrances de tous les hommes et de tous les temps. Nous n'avons surtout pas à nous culpabiliser ; tout au contraire, nous avons simplement à être là pour accompagner Jésus avec Marie, les saintes femmes, l'apôtre Jean.

Toute la journée, passons la dans un grand recueillement, un très respectueux silence intérieur, en lisant, lentement, par sections, la Passion selon saint Jean (Jean 18-19). Vous pouvez aussi, à d'autres moments, réciter posément les mystères douloureux du rosaire : l'agonie au jardin des oliviers, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de croix, la mort sur la croix...

Vous pouvez également vous inspirer de la contemplation de Jésus à Gethsémani, au jardin des oliviers, le soir du Jeudi Saint. Pour cela, prenez votre Bible soit en Matthieu 26, 36-46, soit dans Marc 14, 32-42, ou encore dans Luc 22, 40-46.

L'agonie au jardin des oliviers est le point culminant de la passion. Ce serait sans doute bon d'en vivre la contemplation en fin de journée, en début de soirée, pour accorder l'heure avec la grâce de cette prière. La méditation sera souvent vécue dans la sécheresse. Cela n'a aucune importance. Si vous êtes comme un morceau de bois, acceptez-le. Si toute cette souffrance vous paraît se passer loin de vous, dans une autre planète, ce sera peut-être la meilleure façon de participer à l'agonie du Seigneur. La seule chose qui dépende de vous, c'est de rester là, devant le Saint-sacrement si vous le pouvez, On peut toujours prier, quelles que soient les conditions de santé, de travail ou d'état émotionnel. La seule chose qui dépende de nous, c'est de donner du temps. S'il nous vient des grâces sensibles, remercions le Seigneur et restons humbles. Si, au contraire, nous ne ressentons rien et sommes envahis de distractions, remercions doublement le Seigneur qui creuse en nous la pauvreté et nous purifie. Soyons là simplement, comme ce paysan d'Ars qui disait à son saint curé : « je l'avise et Il m'avise » (je le regarde et Il me regarde).

L'agonie de Gethsémani, c'est la terreur devant la mort, l'arrachement à soi-même. C'est un vrai deuil, et très douloureux. Comme dans ces couples, où l'un part. On était deux, et puis l'autre meurt ou trahit, et c'est l'agonie. Jésus est l'Homme-Dieu. Comme Fils Unique, il est parfaitement uni au Père. Il forme avec Lui une seul être, une seule chose. « Moi et le Père, nous sommes UN » (Jean 10, 30).

Et voici qu'au jardin du Pressoir, le Père disparaît. Jésus ne ressent plus rien de Sa présence. L'agonie, c'est la disparition du Père pour la conscience de Jésus. Il n'est plus qu'un pauvre homme pour qui le Père n'existe pas. Lui pour qui toute la vie est le Père, voici qu'il ne ressent plus que le vide de son absence. Quel abîme de déréluction, dont nous ne pouvons avoir qu'un vague pressentiment ! Jésus est pure relation filiale au Père. Et tout d'un coup, le Père disparaît.

Que dit l'évangile ?

1. Jésus éprouve la souffrance de *vouloir être seul et de ne pas pouvoir rester seul*. Il ne peut pas rester sur le rocher où il s'est écroulé, où il est seul et où, raconte Luc, il transpire une sueur de sang tant est grande son angoisse. Alors il recherche la compagnie de ses trois disciples endormis. Mais il ne peut rester longtemps avec eux sans éprouver le besoin de la solitude. C'est le signe d'une très grande désolation, celle qu'éprouvent la maman qui vient de perdre son enfant ou le mari dont l'épouse vient de mourir. Ils désirent à la fois être

entourés et rester seuls. Jésus ne cesse d'aller et venir entre ses trois disciples endormis et le rocher de la solitude.

2. L'évangile me dit autre chose : « il tombe sur sa face » (Matthieu 26, 30) ; « il tombait à terre » (Marc 14, 35), « il *fléchit les genoux* » (Luc 22, 41). Jésus ne tient pas debout ; il chancelle, il titube, comme celui qui ploie sous le poids d'une trop grande souffrance. Parce que, comme une éponge plongée dans les eaux d'amertume, il boit toute la souffrance du monde. Jadis les médecins, avant la découverte des antibiotiques, pratiquaient parfois un « abcès de fixation » à la cuisse ou au bras. Cet abcès tirait toute l'infection répandue dans l'organisme et venait former une grosse tumeur. On la faisait alors sauter d'un coup de bistouri, et le corps était purifié. Jésus, en cette heure, est l'abcès de fixation de l'humanité. Il tire à lui tout le pus de la haine, de l'égoïsme sous toutes ces formes, de l'impureté, de l'injustice, du meurtre, du génocide, de la violence, de l'injustice, de la désespérance, du mensonge, de la bêtise... Saint Paul a une phrase terrible : « *Celui qui n'avait pas connu le péché, Il l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu* » (2 Corinthiens 5, 21). Jésus est devenu péché, non pas pécheur. Comment pourrait-il encore tenir debout ?
3. Il est une troisième chose que je découvre dans ces récits évangéliques : Jésus éprouve *du dégoût, de la honte, de la nausée et de la peur*. Jésus est honteux pour l'espèce humaine dont il est membre. Il voudrait rentrer sous terre. Vous savez, un peu ces sentiments que nous avons éprouvés en Belgique lors de l'affaire Dutroux. Ou je me rappelle, il y a plus de 20 ans, lors d'un voyage en Pologne, mes amis polonais m'arrêtent dans un parking. C'était devant l'ancien camp d'Auschwitz. Et ils me disent : « Vas-y tout seul ; nous, on ne peut plus... » « *Il ressent tristesse et angoisse* » (Matthieu 26, 38), « *effroi et angoisse* » (Marc 14, 33). L'écœurement, et puis la peur. Jésus a connu la peur de la mort. C'est humain. Il a pris déjà sur lui la peur de toutes nos agonies...
4. Dans cet état, ajoute l'évangile, *il répète toujours « les mêmes paroles »* (Marc 14, 39). La prière ne consiste pas à faire de belles phrases. Quand nous avons difficulté à prier, nous n'avons qu'à répéter la même chose : « Jésus », comme Jeanne d'Arc, ou « pitié », ou encore « prie pour nous »... Et cette parole que Jésus répète toujours dans sa prière à Gethsémani est extraordinaire. Elle est en deux temps. Le premier est le cri de la « bête » qui souffre en nous, les hommes : « *Que ce calice s'éloigne !* » Je n'en veux pas. Et par là, il prend sur lui tous nos refus, tous nos « non ». Puis, et en même temps, il y a le « oui » du Fils merveilleux qu'Il est. Car il ajoute

aussitôt : « *Que ta volonté soit faite* ». Que ton bon plaisir, que ton adorable vouloir soient accomplis. Et quel est le bon plaisir de Dieu ? Que son amour soit révélé, que sa puissance d'amour jusqu'à la mort soit manifestée pour nous faire tous basculer dans Sa vie. Et ici, Marie précède son Fils. Car l'évangile est traversé par trois fois par ce « *Que ta volonté soit faite* ». c'est d'abord à l'Annonciation que Marie, la première, le prononce. Jésus la suit ici, au jardin de l'agonie. La troisième fois se trouve dans le « *Notre Père* », et elle est pour nous. Dans la pire détresse, il est encore possible, non pas de dire, mais de balbutier, de bredouiller : « *Que ta volonté soit faite* ». C'est la prière de Jésus.

5. « *Alors un ange le réconfortait* » (Luc 22, 43). Comme autrefois à Elie découragé et plein d'une tristesse mortelle (2 Rois 19, 5-7), un ange lui est envoyé. Qu'est-ce qu'un ange ? L'Eglise n'a pas de réponse très précise. Un ange, ce n'est pas Dieu. C'est un messenger de la part du Père. Mais il n'est pas le Père. L'ange, c'est ce qui permet à Jésus de rester dans l'angoisse sans être désespéré. L'ange, c'est la part de lumière qui éclaire les plus sombres tableaux de Rembrandt. L'ange garde du désespoir. Il aide à se mettre debout, malgré tout. L'ange, c'est la nuit qui n'est pas totale.

A cause de l'ange, Jésus a le courage de se lever et d'affronter Judas qui arrive avec des gardes armés. Quel que soit le chagrin, quelle que soit l'épreuve ou la cascade d'épreuves, il existe toujours la possibilité de se tenir debout.

Quatrième jour, après-midi

Relapse ?

« Nous devons dire que même si Dieu voulait donner aux souffrants et aux non-souffrants un même sort après la mort, nous devons prendre la part de souffrir, car l'ami veut se faire semblable à l'ami. » (Henri Suso)

Combien de fois méditons-nous la Passion ? Presque jamais, parce que nous n'y voyons que souffrance. Or, c'est l'Amour qui transfigure la Passion. Elle est avant tout passion de l'amour fou de Dieu pour l'homme.

Comme toutes les victimes innocentes de la violence humaine, Jeanne a été configurée au Christ par sa mort ignominieuse sur le bûcher de Rouen. Le mercredi 30 mai, au petit matin, elle voit entrer dans son cachot deux dominicains, les frères Martin Ladvenu et Jean Toutmouillé. Ils viennent lui annoncer son exécution prochaine et le frère Martin l'entend en confession. L'évêque Pierre Cauchon se tient en retrait. L'apercevant, Jeanne a ce mot terrible : « Evêque, je meurs de par vous ! (...) J'en appelle de vous devant Dieu ! » (Témoignage de Toutmouillé en 1450).

L'huissier du Procès de condamnation, Jean Massieu témoigne en ces termes :

« Le mercredi matin, jour de sa mort, Frère Martin Ladvenu l'entendit en confession, puis me dépêcha auprès de Monseigneur de Beauvais, pour lui notifier qu'elle avait reçu la confession et demandait de recevoir le sacrement de l'Eucharistie. L'évêque tint une petite réunion à ce propos, et me dit en conséquence, d'avertir le Frère Martin qu'il pouvait lui accorder la Sainte Eucharistie, et tout ce qu'elle demanderait. Je revins au château (=la prison) et informai le Frère Martin qui donna la communion à Jeanne en ma présence. » (12 mai 1456).

Un autre témoin interrogé le 12 mai 1456, Jean Riquier, qui était un enfant choriste lors des faits, dit tenir de Maître Pierre Maurice lui-même que Jeanne l'aurait interpellé en ces termes :

- Jeanne : « Maître Pierre, où serais-je ce soir ? »
- Maître Pierre : « N'avez-vous pas bon espoir en Dieu ? »
- Jeanne : « Oui, et avec l'aide de Dieu, je serai en paradis »

Jeanne est ensuite conduite sous bonne escorte (plus de 800 soldats anglais !) à la Place du Vieux Marché, où plusieurs estrades ont été dressées. C'est qu'il lui faut encore endurer la longue prédication de Maître Nicolas Midy devant les prélats

rassemblés. La sentence de relapse est alors prononcée et Jeanne livrée « au bras séculier. Puis, irrégularité grave, sans prendre le temps de laisser le bailli (= le juge civil) prononcer la peine du feu, le bourreau la saisit et la conduit au bûcher. L'évêque de Beauvais et les autres prélats quittent la place.

Jeanne réclame une croix. Un soldat anglais, pris de compassion, lui en façonne une avec deux bouts de bois et la lui tend. Jeanne embrasse ce crucifix improvisé et le place contre son cœur. A sa demande, le Frère Ysambard de la Pierre se précipite vers l'église Saint-Laurent, toute proche, pour ramener la croix des processions et le lui tenir devant les yeux. Jean Massieu atteste le 12 mai 1456 :

« Qu'elle l'eut, et l'embrassait tout en pleurant et en se recommandant Dieu, à saint Michel, à sainte Catherine et à tous les saints ».

Lorsque le bourreau met le feu aux fagots du supplice, Jeanne prie le Frère Martin Ladvenu de descendre « et de lever haut la croix du Seigneur, afin qu'elle put la voir : ce que je fis » (Déposition du 12 mai 1456).

Tous les témoins affirment que dans les flammes, Jeanne, plus de six fois, crie le nom de Jésus. Elle meurt avec le nom de Celui qui a été toute sa raison de vivre.

L'émotion est grande. L'assistance est en larmes.

Pierre Bouchier, curé aux environs de Rouen, se souvient :

« Jusqu'à la fin, je la vis bonne chrétienne ; la plupart des assistants - ils étaient bien dix mille - pleuraient et disaient que c'était grande pitié. »

Un chanoine de Rouen, Jean Alespée, qui fut pourtant assesseur au procès, confie :

« Je voudrais que mon âme fut où je crois qu'est l'âme de cette femme ».

Un maçon, Pierre Cusquel, qui l'avait vue à plusieurs reprises lors de travaux au château, rapporte :

« J'ai entendu dire que Maître Jean Tressart, secrétaire du roi d'Angleterre, revenant du supplice de Jeanne disait : ' Nous sommes tous perdus, car c'est une bonne et sainte personne que nous avons brûlée' et qu'il pensait que son âme était entre les mains de Dieu et que, quand elle était au milieu des flammes, elle avait toujours clamé le nom du Seigneur Jésus ».

Ordre est donné par le Comte de Warwick, qui commande la ville, de ramasser les cendres et de les jeter dans la Seine pour éviter toute dévotion populaire.

Le Père Paul Doncœur, qui fut le conseiller du très beau film consacré à Jeanne par Victor Fleming en 1948 avec, dans le rôle de la Pucelle, une très grande interprète, Ingrid Bergman, a écrit ces mots :

« Ils ont voulu que la poudre de « votre corps fût jetée par sacs en la rivière, afin que jamais supercherie ou mauvaieseté, on n'en put faire ou proposer ».
Ils ont voulu qu'il n'y eût pas un coin de terre française
où vos frères puissent venir s'agenouiller
pour vous demander le courage.
Sainte Jeanne, sœur tant aimée,
cette poussière,
c'est dans nos cœurs qu'elle est tombée et repose. »

L'ancienne maison de Jacques Boucher à Orléans, où Jeanne séjourna du 29 avril au 10 mai 1429 est aujourd'hui un musée. J'y ai découvert, au dernier étage, une maquette très belle représentant la Place du Vieux Marché de Rouen, le soir du 30 mai 1431. Quelques soldats anglais patrouillent, de rares passants regardent rougeoyer les dernières braises du bûcher, les fenêtres des maisons s'allument, la nuit va bientôt descendre.

C'est dans ce climat apaisé, après le paroxysme de l'horreur, que nous demandons à Jeanne de nous aider à regarder la croix de Jésus.

Golgotha

Reprenons, en cette fin de journée, la Passion de Jésus. Mais dans un tout autre climat spirituel que ce matin. Le corps très saint du Seigneur a été déposé de la croix et traité enfin avec respect. Enveloppé d'un grand drap, il a été couché dans une tombe neuve, alors que déjà s'allument les lampes du sabbat. Marie s'est retirée dans une maison amie. Dans la solitude de sa chambre, elle repasse en son cœur, tous ces événements. C'est avec elle, que nous revoyons la Passion.

Commentons les sept paroles du Christ en croix.

1. Luc 23, 34 : ***« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font »***

L'Amour qui a créé les mondes, l'Amour qui veut rendre vie à l'humanité et nous conduire chacun à la participation à la vie trinitaire, cet Amour rencontre

l'opposition, la haine, la violence. Car cet Amour fait la vérité. Il est lumière qui luit dans l'obscurité. La croix est un drame inévitable, parce qu'à travers tout l'abîme de la folie humaine, Jésus continue à aimer. Il préfère se laisser crucifier plutôt que de se venger. Il meurt en pardonnant à ses bourreaux.

2. Luc 23, 43 : « *Amen, je te le dis, aujourd'hui avec moi, tu seras en paradis* »

Parce que le bon larron partage sa passion, et qu'il reçoit la grâce de faire la vérité en lui (« *pour nous c'est juste, mais lui n'a rien fait ...* »), Jésus lui donne part à sa résurrection. Et moi, j'aurais peur de sa Miséricorde, peur de ne pas l'obtenir ? Impossible. Seigneur, je ne veux pas t'offenser par mon manque de confiance.

3. Jean 19, 26-27 : « *Femme ; voilà ton fils... Voilà ta mère.* »

Jésus nous donne ce qu'il a de plus précieux : sa maman. Et il nous donne à sa mère. C'est une grâce à demander que d'accueillir Marie chez soi. Sous la croix a lieu l'enfantement douloureux de la compassion de Marie, qui reçoit toute l'humanité pour fils et fille. Elle devient mère de l'Eglise.

4. Jean 19, 28 : « *J'ai soif* »

Jésus éprouve cette soif atroce qui accompagne le supplice de la croix et que les soldats tentent d'apaiser avec une éponge imbibée d'eau vinaigrée.

« *Vous avez soif, Seigneur ?*

Est-ce à moi que vous parlez ?

Est-ce moi qui manque avant que tout soit consommé ? »

(Paul Claudel, Le chemin de croix)

Jésus a soif du salut de tous les hommes, de ces hommes qui m'entourent et sont indifférents, plongée dans notre société paganisée. « Seigneur, tu as soif de cette multitude et je te la confie. Moi aussi, j'ai soif, un peu, de ton salut. Pour tous, pour moi, Seigneur, tu es mort, tu as donné ta vie. Prends-moi.

Inonde-moi de la grâce que tu nous a gagnée par ton sang. Donne-moi de participer à ta soif des âmes. »

5. Matthieu 27, 46 ou Marc 15, 34 : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Voici le moment où l'étouffement, l'asphyxie de cet horrible supplice donnent le sentiment de l'abandon. Jésus éprouve le sentiment que Dieu lui-même est parti. Il n'y a pas de place plus éloignée de Dieu que celle que le Christ prend pour nous à cet instant. Le plus endurci des pécheurs, le plus solitaires des athées sont rejoints dans leur nuit.

Quelle solitude ! Lui, le Fils, se sent coupé de la racine profonde qui le relie au Père tant aimé. Ne nous étonnons pas d'être parfois dans la nuit spirituelle. Jeanne a du connaître ce sentiment de dérégulation tout comme l'admiratrice de Jeanne qu'a été Thérèse de Lisieux et qui écrit en avril 1896 : *« Il me semble que les ténèbres empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : ' tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur, de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent ! Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant'. »*

Jésus porte en ce moment le combat de Jeanne. Il porte la nuit intérieure de Thérèse. Il porte nos ténèbres obscures par sa Passion.

6. Jean 19, 30 : « *C'est achevé* »

Jusqu'à la dernière goutte de sang, Jésus a accompli, consommé son « oui », l'abandon total de sa vie. Le « oui » du jardin de Gethsémani a traversé toute l'épaisseur de nos « non » et s'achève ici. *« Tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance ; après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel, puisqu'il est salué par Dieu du titre de grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech. »* (Hébreux 5, 8-10)

7. Luc 23, 46 : « *Père, en tes mains, je remets mon esprit* »

Jésus pousse un grand cri. Pas un cri de désespoir. Le cri de la vie. Le cri du nouveau-né, du Premier-Né d'entre les morts, du premier ressuscité.

Et puis vient sa dernière parole : *« Père entre tes mains je remets mon esprit »*. C'est le sommet du don. Jusque dans la plus totale désolation, il reste le Fils. Dans le gouffre de la tristesse, de l'épuisement physique, moral et spirituel, il s'accroche : oui, Père !

La poétesse Marie Noël, qui est passée par des années d'agonie spirituelle, nous donne ce conseil de la mystique qu'elle était :

*« Quand ton cœur coulera, dans l'ombre intérieure
Comme un noyé par l'eau fatale enseveli,
Quand tu verras ton Dieu cessant de te défendre,
Qu'à jamais tout regard s'est retiré de Lui,
Rien ne te sera plus que vide, sauf apprendre
Un seul mot, ta leçon, une seule sans autre : OUI.*

*Dis-le, docile, et coule, avale tout l'abîme
Où le ciel renversé sombrement s'engloutit*

*Coulez, joignant les mains... C'est au fond qu'est la cime.
Ah ! Quelle délivrance est au fond de l'abîme !
Voici ma joie avec son glaive de vainqueur. »*

Thérèse de Lisieux a connu semblable nuit, participant en sœur à la table des pécheurs et communiant à la nuit totale de l'incroyance. Mais elle a porté cette nuit dans la foi. Les dernières lignes qu'elle a pu écrire avant d'être terrassée par la tuberculose sont celles-ci :

« Oui, je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le Bon Dieu, dans sa prévenant miséricorde, a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour. »

Encore plus simplement, Jeanne d'Arc a dit à six reprises : « *Jésus* ». C'est dans la remise totale de Jésus à son Père que nous recevons la force de nous abandonner lorsqu'il nous est demandé de prendre part à la croix. Tous nos « oui » sont en communion avec le « oui » parfait de Jésus. Et le oui de Jésus est un acte d'abandon de profonde confiance dans l'action de Dieu quand tout semble perdu.

Cinquième jour, matin

Au Royaume de paradis...

Le climat spirituel dans lequel je vous invite à vivre cette dernière journée est celui de la joie, une joie gratuite, la joie pour le Christ ressuscité. Ce sera une journée de consolation : ma vie, dans la mesure où elle accordée à la volonté de Dieu, fait partie de la joie du ressuscité.

Comme chaque fois, nous allons entrer dans cet enseignement en commençant par regarder Jeanne d'Arc. Accablée par les malheurs du temps, la vieille poétesse Christine de Pisan s'était retirée depuis 11 ans à l'abbaye de Poissy. Lorsqu'en mai 1429, elle apprend l'incroyable aventure de Jeanne d'Arc, elle reprend la plume et compose un juillet sa dernière œuvre, un grand cri de joie de 448 vers, où elle montre comment Jeanne a su rendre espérance et joie à son pays :

*« L'an mille quatre cent vingt et neuf
Reprit à luire le soleil ! »*

Cette joie, cet élan vers la vie, rien ne pourra l'arrêter, ni le procès inique de Rouen, ni la mort ignominieuse du bûcher. Annoncée par Jeanne lors de son procès (*« Avant 7 ans, les Anglais vont perdre le plus grand gage qu'ils ont en France »*), la ville de Paris est reprise aux Anglais le 17 avril 1436. En 1450, la Normandie est reconquise grâce à la victoire de Formigny. Jean, le Bâtard d'Orléans, bientôt appelé le Dunois, reprend toute la Guyenne à l'ennemi. En 1461, à sa mort, Charles VII laisse à son fils Louis XI un pays libéré, reconstruit et pacifié.

« Quand il fait bien froid en hiver, que le froid et la gelée resserrent tout, et on dirait que tout est mort, et les gens sont morts de froid, et il y a de la neige et de la glace sut tout comme un drap, comme une cuirasse... et on croit que tout est mort, et que tout est fini.

« On croit que tout est fini, mais alors il y a un rouge-gorge qui se met à chanter... Il y a un mauvais petit vent venu d'on ne sait où qui se met à souffler. Il y a une certaine petite pluie chaude qui se met à tomber sur vous... Et alors, le temps de fermer les yeux et de compter jusqu'à trois et tout est changé ! Le temps de compter jusqu'à quatre et tout est changé !... Touts est blanc ! Tout est rose ! Tout est vert !

« Celui qui voudrait empêcher les mirabelliers de fleurir, il faudrait qu'il soit bien malin ! Celui qui voudrait empêcher les cerisiers de ceriser tellement que tout est plein de belles cerises, mon père dit qu'il faudrait qu'il se lève matin de bonne heure ! C'est alors que Catherine et Marguerite se mettent à chanter...

« Et quand Jeanne au mois de mai monte sur son cheval de bataille, il faudrait qu'il soit bien malin celui qui empêcherait toute la France de partir... La comprends-tu maintenant, cette épée que saint Michel m'a donnée ? Cette épée ! Cette claire épée ! Elle ne s'appelle pas la haine, elle s'appelle l'amour ! » (Paul Claudel)

C'est par le biais de la « communion des saints » que je voudrais ce matin vous parler de la résurrection. Nous savons quelle place la communion avec les saints et les anges a tenu dans la piété de Jeanne, ces anges et ces saints qu'elle appelle le plus souvent ses « voix » ou son « conseil ». Au détour d'un interrogatoire, nous avons cette surprenante confidence de Jeanne le 12 mars 1431, au matin :

- Le juge : *« Faisiez-vous révérence à saint Michel et aux anges quand vous les voyiez ? »*
- Jeanne : *« Oui et je baisais la terre où ils avaient reposé après leur départ. »*
- Le juge : *« Les anges susdits étaient longtemps avec vous ? »*
- Jeanne : *« Ils viennent beaucoup au milieu des chrétiens, sans qu'on les voie ; moi, je les ai vus beaucoup de fois au milieu des chrétiens ».*

La présence des anges est évoquée comme familière et naturelle, le monde invisible mêlé au monde visible.

Le premier mars, elle prophétise (prophétie authentique, car elle se réalisera) :

- Jeanne : *« Avant qu'il soit sept ans, les Anglais perdront plus grand gage qu'ils avaient devant Orléans et ils perdront tout en France »*
- Le juge : *« Comment le savez-vous que cela arrivera ? »*
- Jeanne : *« Par sainte Catherine et sainte Marguerite. »*

Il y a aujourd'hui, j'y reviendrai de manière plus détaillée dans la suite de cet enseignement, tout un engouement aujourd'hui vers le spiritisme. Jeanne est à mille lieux de ces spéculations. Sa mystique est empreinte d'une grand bon sens, ce qui est un signe d'authenticité.

Le côté exceptionnel de ses « voix » a été soigneusement examiné à Poitiers par une commission d'experts mandatés par Charles VII afin de se faire une opinion le plus objective qu'il leur était possible. Ainsi, à l'un de ses examinateurs Maître Seguin qui lui demande un signe, Jeanne répond :

- Jeanne : *« En nom Dieu, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes ; mais conduisez-moi à Orléans, je vous montrerai les signes pour lesquels j'ai été envoyée. »*

Ces signes ne sont autres que son courage, son action décidée et persévérante, l'élan d'espérance qu'elle sait insuffler. Nous ne sommes pas là face à un merveilleux de pacotille !

Au procès de Rouen nous a fourni au procès de Rouen une sorte de contre épreuve. Jeanne avait confondu une pseudo-mystique. Le samedi 3 mars, elle est questionnée sur une certaine Catherine de la Rochelle :

- Jean Beaupère : « Avez-vous connu Catherine de la Rochelle ? »
- Jeanne : « Oui, à Jargeau, et à Monfaucon en Berry. »
- Jean Beaupère : « Que vous dit-elle ? »
- Jeanne : « Qu'il venait à elle une dame blanche, vêtue de drap d'or fin, qui lui disait qu'elle allât par les bonnes villes, et que le Roi lui baillât des hérauts pour faire crier que celui qui avait de l'or, de l'argent ou u trésor caché, il fallait l'apporter tout de suite (...) Moi, je lui répondis de retourner à son mari, de faire son ménage et de donner à manger à ses enfants. Et pour être fixée, j'en parlai à sainte Marguerite ou à sainte Catherine, qui me dirent que l'histoire de cette Catherine n'était que folie ; que ce n'était que tout néant ! (...) »

Je lui demandai aussi, à Catherine, si cette dame venait toutes les nuits, et que, pour ça, je coucherais avec elle. Je me couchai, veillai jusqu'à minuit, et ne dis rien. Et puis je m'endormis. Quand vint le matin, je demandai si la dame était venue ; elle répondit qu'elle était venue, mais que je dormais et qu'elle n'avait pas pu me réveiller. Alors, je lui demandai si elle viendrait pas le lendemain, et Catherine me répondit que oui. Alors moi, je dormis de jour, pour pouvoir veiller la nuit ; mais je ne vis rien, bien que souvent je lui demandasse si elle viendrait point. Et Catherine me répondait : 'Oui, oui, tout de suite'. »

Cette longue citation nous fait toucher du doigt le bon sens de Jeanne. Certes on ne trouve pas chez elle la réserve prudente de nombreux autres mystiques. Ainsi sainte Marguerite-Marie Alacoque, la voyante de Paray-le-Monial au XVII^e siècle disait toujours quand elle parlait de ses apparitions du Sacré-Cœur : « il me semble que... » , non qu'elle doutât de la réalité de ses apparitions, mais par respect. Elle était admirablement conseillée par le bienheureux Claude de la Colombière.

Saint Jean de la croix conseille que face à une motion intérieure ou tout autre phénomène quelque peu extraordinaire, il vaut mieux ne pas en tenir compte. Si cette manifestation venait de Dieu, il n'y aurait là aucune offense et le fruit spirituel voulu par Dieu serait donné. Mais si cela ne venait pas de Dieu, on n'en subirait nul dommage.

Jeanne, au procès de Rouen, n'avait de conseiller de cette qualité, et même pas de conseiller du tout. Il s'est pourtant trouvé un esprit perspicace, un ecclésiastique normand, Jean Lohier, pour dire au notaire (=greffier) Guillaume Manchon au cours du carême de 1431 :

- Jean Lohier : « *Ils la prendront, s'ils le peuvent, par ses paroles, à savoir dans les assertions où elle dit : 'Je sais de certain' ce qui touche les apparitions ; mais si elle disait 'Il me semble' au lieu de 'Je sais de certain', il m'est avis qu'il n'est homme qui la pût condamner.* »

Voilà l'exemple d'un de ces êtres éclairés qui, à chaud, discernent d'emblée la vérité et qui ont le courage de la dire. On ne les écoute pas, mais ils sont là qui sauvegardent la dignité humaine.

La communion des saints

La vie est toujours plus forte que la mort. Tous nos choix de vie sont déjà dans la lumière de la résurrection. Et ceci parce que le Christ est ressuscité ! C'est le point central, le pivot de notre foi ; le crucifié, l'enseveli, « *Dieu l'a ressuscité, le délivrant des affres des Enfers* » (Actes 2, 24).

La joie spirituelle est le plus beau des dons de Dieu. » *Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète* » (Jean 15, 11). Nous ne sommes pas propriétaires de la joie. C'est la joie du ressuscité qui vient habiter en nous. Le quatrième évangile a cette très belle image pour parler de la joie :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira ; vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie.

La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde.

Vous aussi, maintenant vous voilà tristes ; mais je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie, et votre joie, nul ne vous l'enlèvera. »
(Jean 16, 20-22)

La joie est gratuité et délicatesse : elle se réjouit du bonheur qui advient à l'autre. Le fiancé qui se « ruine » pour acheter une bague destinée à la jeune-fille qu'il

aime, ce qu'il regarde, ce n'est pas le sacrifice, c'est la joie dans les yeux de sa fiancée.

Les grands parents sont heureux de la joie de leurs petits-enfants : ce n'est plus leur joie à eux ; c'est la joie de leurs petits-enfants. Ainsi, il nous faut être joyeux de la joie même de Jésus.

Je voudrais développer un aspect de la joie pascalle, c'est celui de la « communion des saints ». Nous trouvons l'expression dans une des plus anciennes professions de foi baptismales, qui date du III^e siècle et que l'on connaît sous le nom de « Symbole des Apôtres ».

Chez les jeunes et les moins jeunes, il y a aujourd'hui une attirance certaine vers le spiritisme ou vers ce que les adeptes du « New Age » appellent le « channelling ». nous savons aussi par ailleurs tout ce que nos frères d'Afrique noire véhiculent dans leur culture sur le respect dû aux ancêtres.

Il est alors intéressant de se poser la question : « Est-il possible de communiquer avec les morts, avec les anges ? » La foi chrétienne répond fermement : « oui ! » mais en précisant bien en quel sens.

Les morts ne sont plus là d'une présence physique, palpable comme lorsque nous les embrassons ou leur donnions la main. Nous ne pouvons pas faire l'économie de la douleur, de la séparation avec ceux que nous avons aimé ici bas avant leur mort.

Pourtant, ils sont encore présents. Ils peuvent quelque chose pour nous et nous pouvons quelque chose pour eux. Ne pensez pas que j'invente ; voici ce que nous dit le Concile Vatican II dans le document « Lumen Gentium » :

« L'union de ceux qui sont encore en chemin avec leurs frères qui se sont endormis dans la paix du Christ n'est nullement interrompue ; au contraire, selon la foi constante de l'Eglise, cette union est renforcée par l'échange de biens spirituels ». (LG 49)

La distinction que les maîtres de la Sorbonne ont expliquée à Jeanne sur les trois états de l'Eglise, Eglise militante, Eglise souffrante et Eglise triomphante, est reprise par le même document conciliaire de 1964 :

« Ainsi en attendant que le Seigneur soit venu dans sa majesté (...), les uns, parmi ses disciples continuent sur terre leur pèlerinage ; d'autres, ayant achevé leur vie, se purifient encore ; d'autres enfin sont dans la gloire contemplant dans la pleine lumière tel qu'il est, le Dieu un en trois Personnes ». (LG 49)

1. Les défunts, qui ont traversé le passage de la mort, sont **toujours vivants**. Non comme des entités désincarnées, mais comme des personnes pleines de vie. Ils ont atteint l'autre rive, mais nous demeurons en contact avec eux. Non pas par le truchement d'un medium, d'une table tournante, d'un verre qui glisse, d'une formule de

prière ou d'une relique, mais par la vie même de Dieu qui bat de manière identique dans leur cœur et dans le nôtre. Nous sommes d'autant plus proches d'eux que nous essayons d'être plus proches de Dieu. En réponse à une des amies de sa mère qui lui demandait de la mettre ... en communication avec sa sœur récemment disparue, Elisabeth de la Trinité écrit : « J'ai été étonnée que vous me demandiez cela, mais j'ai pensé que c'est moi qui avais mal interprété le sens de vos paroles. Oh oui, bien volontiers je m'unis à la chère défunte, j'entre en communion avec elle, je la retrouve en Celui dont elle vit uniquement : par conséquent, chaque fois que je m'approche de Dieu, la foi me dit que je me rapproche d'elle ». (Lettre 323). Tous les êtres, - anges et hommes -, qui sont unis à Dieu sont dès lors présents à tout vivant.

2. Ce sont même des **intercesseurs**. C'est ce que nous dit l'enseignement autorisé de l'Eglise dans la même Constitution dogmatique sur l'Eglise. « Etant, en effet, liés plus intimement à Dieu, les habitants du ciel contribuent à affermir plus solidement toute l'Eglise en sainteté (...) ils ne cessent d'intercéder pour nous auprès du Père (...) leur sollicitude fraternelle est du plus grand secours pour notre faiblesse ». (Lg 49). Au moment de mourir, saint Dominique exprime la même conviction : « Ne pleurez pas, je vous serai plus utile après ma mort et je vous aiderai plus efficacement que pendant ma vie. » On connaît le célèbre mot de Thérèse de Lisieux : « Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre ». Elisabeth de la Trinité fait cette confidence magnifique à une de ses sœurs : « Il me semble qu'au ciel, ma mission sera d'attirer les âmes en les aidant à sortir d'elles pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en lui-même. » (Lettre 335) Nous pouvons donc leur parler : ils nous entendent. Celles et ceux qui sont en communion de vie avec la Trinité, qui sont « semblables à Dieu parce qu'ils le voient tel qu'il est » (1 Jean 3, 2), ceux qui sont parfaitement incorporés au Christ, devenus totalement filles et fils du Père dans l'Esprit, ceux-là sont prêtes à nous apporter leur aide si nous la leur demandons.

Quant à ceux qui ont encore besoin d'être purifiés, nous pouvons aussi prier pour eux. « Lumen Gentium » au numéro 50 poursuit de la sorte son instruction : « l'Eglise en ses membres qui cheminent sur la terre a entouré de beaucoup de piété la mémoire des défunts dès les premiers temps du christianisme en offrant aussi pour eux ses suffrages, car 'la pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, est une pensée sainte et pieuse' (2 Maccabées 12, 45). » (LG 50) La grâce de Dieu n'étant jamais à sens

unique, quand nous les aidons de nos prières, eux aussi voient leur intercession pour nous rendue efficace.

3. Les défunts gardent toute **leur personnalité et leur caractère**. Ils continuent de nous aimer de toute leur tendresse, plus particulièrement ceux avec qui nous avons eu les relations les plus difficiles sur la terre vivent au ciel comme une sorte de compensation d'amour pour nous. Ils ne sont pas noyés dans un immense océan cosmique ou une quatrième dimension éthérée. Ils ne sont pas des esprits errants à la recherche d'un « canal » (channel), par une sorte de viol d'un corps possédé par l'esprit d'un défunt comme le prétend le Vaudou. Nous sommes d'autant plus en relation avec eux que nous vivons dans l'intimité de Dieu. La mort a dressé entre eux et nous un écran, transparent de leur côté, opaque du nôtre.
4. Le moment de la plus grande proximité dans la rencontre, c'est **l'eucharistie**. Elle est le lieu privilégié de la communion des saints. Le seul véritable « channelling » est là : dans la communion au Christ ressuscité, nous sommes branchés, vivants sur terre ou vivants en Dieu, comme des sarments sur le même cep. Jésus ressuscité, et lui seul, fait le lien entre les deux mondes. Recourir à d'autres pratiques est une offense à Dieu, dont il faut demander pardon, avec une ferme contrition, dans le sacrement de réconciliation.
5. Faut-il aller plus loin et les défunts, - la Vierge Marie ou quelque saint -, peuvent-ils nous apparaître « en direct » ? Le merveilleux attire, mais il est très souvent ambigu et nécessite un excellent discernement. L'Eglise, tout en admettant la possibilité de faits exceptionnels, reste extrêmement prudente. C'est aux fruits avant tout qu'il faut juger l'arbre, et ces fruits sont la conversion du cœur, le retour à la Parole de Dieu, une vie selon l'évangile. L'attitude que nous avons à adopter vis-à-vis des grâces sensibles et du « merveilleux », est celle d'une grande **pureté de cœur** qui nous aide à ne pas mettre la main sur les révélations intérieures.

Pour conclure ces réflexions sur la communion des saints, je cite la dernière lettre qu'Elisabeth Catez a dicté, se contentant de la signer d'une main très faible. Elle est très belle cette lettre. Elle l'adresse au frère d'une de ses amies, Charles Hello. Elle montre à quel point une virginité bien vécue, comme celle d'Elisabeth de la Trinité ou de Jeanne d'Arc, n'est pas un renoncement à aimer mais un affinement de toute l'affectivité, purifiée à l'extrême. La voici :

« Avant de s'en aller au ciel, ton Elisabeth tient à te dire encore une fois toute son affection et son projet de t'assister, jour par jour, jusqu'à ce que tu la rejoignes »

au Ciel. Je veux, mon Charles chéri, que tu marches sur les traces de ton père, dans la foi vaillante qui garde la volonté fidèle toujours. Tu auras des luttes à soutenir, mon petit frère, tu rencontreras des obstacles au chemin de la vie, mais ne te décourages pas, appelle-moi, oui appelle ta petite sœur, tu augmenteras ainsi le bonheur de son Ciel : elle sera si heureuse de t'aider à triompher, à rester digne de Dieu, de ton vénéré père, de ta mère dont tu dois faire la joie. Je n'ai plus la force de dicter ces dernières volontés d'une sœur très aimante. Quand je serai près de Dieu, recueille-toi dans la prière, nous nous retrouverons mieux encore. Je te laisse une médaille de mon chapelet. Porte-la toujours en souvenir de ton Elisabeth qui t'aimera plus encore dans le Ciel ! »

Pour guider la prière de ce matin, je vous invite à contempler le Seigneur ressuscité à travers les chapitres 20 et 21 de l'évangile de Jean. Pour cela :

- Demander, avec Marie et avec Jeanne (foncièrement gaie et pleine d'humour jusque dans ses prisons), que Jésus est ressuscité.
- Imaginer le lieu à partir duquel nous allons contempler le mystère : par exemple le cénacle au soir de Pâques, ou le bord du lac de Galilée, etc.
- Contempler l'humilité du Christ dans sa résurrection : cela se passe « sans tambour ni trompette ». Il se fait reconnaître de la même manière pudique et discrète qu'à sa naissance, que dans sa vie et sa passion. Il dit sa victoire d'abord dans son tombeau vide.
- Contempler l'humanité glorieuse du Christ. Le Père, en ressuscitant son Fils, donne raison au chemin d'humilité, de pauvreté et de service mené jusqu'au bout de l'amour et de la mort. Il y appose sa signature. Il y imprime son sceau d'approbation. Et c'est une source de paix dans nos échecs. Cela nous permet de rester en paix tout au long de notre chemin. Notre échec, vécu dans le Christ, devient, par la Pâque du Christ, lieu de vie. Tout échec, tout péché, toute mort est transformée en vie par la victoire du crucifié.
- Contempler les plaies glorieuses de Jésus. Les blessures de Jésus ne sont pas effacées. Ses plaies glorieuses sont les armes de sa victoire, là où la vie du Ressuscité peut passer et se déverser en nous. Nos blessures, un jour, ne saigneront plus. Elles ne nous blesseront plus et ne blesseront plus les autres. Mais elles resteront toujours ouvertes. Pourquoi ? Regardons Pierre, au chapitre 21. La blessure du triple reniement de Pierre qu'il accepte à trois reprises de laisser toucher par le Seigneur, devient le lieu de sa mission : « Pierre, m'aimes-tu ? - Sois le berger de mes brebis » La blessure guérie devient lieu de vie et d'union profonde avec le Christ. « Cette entrée de la grâce qu'est essentiellement le péché », a écrit Péguy

Cinquième jour, après-midi

La Dame et le chevalier

On peut légitimement s'étonner des circonstances guerrières dans lesquelles s'est vécue la sainteté de Jeanne. J'y reviendrai plus longuement dans une page spéciale. Disons simplement ici que l'occupation anglaise en ce début de quinzième siècle était extrêmement brutale et ne respectait aucune des règles d'humanisation des conflits que le Moyen-Age avait réussi à mettre en place. Le pays était livré à des bandes d'hommes armés, pillleurs, incendiaires et violeurs.

Face à cette brutalité, Jeanne réagit vigoureusement avec une simplicité cristalline. Faire couronner le roi légitime est, pour elle, le plus évident service qu'elle pouvait rendre à tout le peuple, et d'abord celui des manants et des pauvres, ces premières victimes de toutes les guerres.

Sa simplicité transparaît dans tous ses propos et imprègne tous ses actes. Une simplicité qui crée la différence entre elle et les gens de cour (Regnault de Chartres et Georges de la Tremoille) qui cherchent à tirer des profits personnels de la confusion régnante. Simplicité de génie qui lui permet de rassembler les énergies dispersées et la rend plus efficace que les meilleurs capitaines comme La Hire, Xaintrailles ou le Bâtard d'Orléans. Simplicité de cette baptisée qui, dans les circonstances les plus rudes (guerre et captivité) puise dans sa vie intérieure, toujours première, et dans le recours aux sacrements, dès que cela lui est possible, la source de son action.

Si les Anglais étaient violents, les responsables français étaient politiciens. Charles Péguy l'a écrit :

« Elle pensait trouver un roi de baronnage et de courtoisie, un roi de croisade et de chrétienté, elle trouva un roi d'homme d'affaires et un roi de courtage. Elle pensait trouver le roi des paroisses françaises, elle ne trouva que le roi des diplomates. Elle était venue vers un roi mystique et ne trouva qu'un roi politique et politicien ; elle était venue vers une cour et vers une armée et elle trouva des paperasses et une bureaucratie. »

En cette fin de Moyen-Age, Jeanne synthétise en sa personne deux des idéaux des cinq siècles qui la précèdent : la Dame et le Chevalier. Ses partenaires, tant anglais que français, l'avaient largement oubliés.

Elle est la **Dame** et n'hésite pas à rappeler sa féminité. Le simple fait qu'elle se soit fait appelée Jeanne la Pucelle, affirme cette identité en mettant l'accent sur la virginité, signe de consécration à Dieu. Tout son comportement est marquée par

sa féminité : elle pleure quand elle voit un soldat ennemi blessé au bord de la route ; elle éclate de rire (une gaîté foncière ne la quitte jamais, même lors de son procès) devant un greffier qui s'est trompé et lui dit « *qu'elle lui tirera l'oreille la prochaine fois* » ; elle est fière de son adresse féminine : « *je ne crains fille de Rouen pour filer et coudre* ».

Mais tout autant elle est le *Chevalier* qui, un jour, a fait serment de mettre son épée au service du faible. Elle défend aux soldats de poursuivre les restes de l'armée anglaise défaite le 8 mai 1429, « *en l'honneur du saint dimanche* », souvenir de ces temps où la trêve de Dieu était observée entre combattants. Elle rétablit le roi légitime en le faisant sacrer à Reims, là où le furent ses ancêtres. Elle refuse de porter lance ou épée pour ne tuer personne. Lors de la terrible pression qu'elle subit au cimetière de Saint-Ouen, on la voit sursauter, lorsque le prédicateur attaque son roi, et trouver la force de défendre énergiquement l'honneur de son prince.

Mais Jeanne est avant tout un être de **foi**. Elle a cru, et les murailles dressées devant elles se sont écroulées les unes après les autres. Elle, la jeune-fille sans diplômes ni connaissance de l'art de la guerre, a transmis sa foi à des compagnons qui, après elle, achèveront sa mission et ramèneront la paix.

Elle a cru en trouvant la force de résister à ses interrogateurs, elle qui ne savait ni lire ni écrire. Elle déjoue tous les pièges . Pendant trois mois, ses juges lui ont fait subir un véritable lavage de cerveau, s'ingéniant à infiltrer le doute dans son esprit. Elle restera certaine d'être envoyée de Dieu et n'en démordra qu'une fois, « *par peur du feu* », et sans doute aussi pour trouver une issue héroïque au dilemme entre la fidélité à sa conscience et les exigences de ceux qui prétendaient représenter l'Eglise. C'est ce qui faisait dire en 1970 au cinéaste soviétique Gleb Panfilov : « *Jeanne d'Arc, la plus moderne des héroïnes : elle a tenu pendant le procès.* »

La source d'une pareille certitude, Jeanne la puisait dans les sacrements. Elle se sait « *fille de Dieu* » par le baptême, elle recourt autant qu'elle peut au sacrement de réconciliation pour purifier en elle cette filiation divine, elle se nourrit de l'eucharistie. Et plus que la promiscuité avec les geôliers anglais, l'inconfort du cachot et le poids des chaînes, la privation de la communion a été pour elle la plus grande souffrance des longs mois de captivité.

Jeanne a livré son secret le plus profond quand, sur le bûcher, elle a crié à six reprises : « *Jésus !* » Jeanne, chef de guerre ? Jeanne, sainte de la guerre ? Oui, sans doute. Mais d'abord une baptisée, une dame fidèle à son ami Jésus, un chevalier attachée à son « *Roi des rois* », comme elle l'appelle, par toutes les fibres de son être.

Apprenons d'elle comment vivre avec Jésus ressuscité.

Vivre en ressuscité

Terminons cette retraite par deux questions :

- Qu'est-ce que la foi chrétienne entend par « résurrection » ?
- Comment vivre en « ressuscité » ?

1. La résurrection

Le cœur de la foi chrétienne est la foi en la résurrection de Jésus, ce qui entraîne la conviction que les justes, après leur mort, vivent pour toujours avec le Christ ressuscité et qu'ils seront ressuscités au dernier jour. Précisons ce point essentiel.

Qu'est ce que ressusciter ?

Dans la mort, il y a séparation de l'âme et du corps. Le corps de l'homme entre en décomposition, alors que son âme vit la rencontre de Dieu, tout en restant en attente d'être réunie à son corps glorifié.

Qui ressuscitera ?

Tous les hommes qui sont morts : *« ceux qui ont fait le bien, ressuscitant pour entrer dans la vie ; ceux qui ont fait le mal, ressuscitant pour être jugés. »* (Jean 5, 29)

Comment se passera la résurrection ?

Le Christ est ressuscité avec son corps : *« Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi, regardez : un esprit n'a pas de chair ni d'os, et vous constatez que j'en ai »* (Luc 24, 39). Mais il n'a pas vécu un retour à sa vie terrestre antérieure. Sa résurrection n'est pas à confondre avec la réanimation de la fille de Jaïre, du jeune-homme de Naïm ou de Lazare à Béthanie. Le miracle, dans ces trois cas, est comparable à une cassette que l'on rebobine., à un film que l'on passe à l'envers : ce qui a été dégradé par l'enchaînement des mécanismes de la mort, est interrompu, puis restauré jusqu'à reprendre vie. Ils retrouvent leur existence terrestre après une sorte de coma. Mais il leur faudra à nouveau mourir.

Jésus, par sa résurrection, est entré avec son corps glorieux dans une vie toute autre. De même, en Lui, *« tous ressusciteront avec leur propre corps, qu'ils ont maintenant »* (Concile de Latran), mais ce corps sera *« transfiguré en corps de gloire »* (Philippiens 3, 21) ou en *« corps spirituel »* (1 Corinthiens 15, 44).

Ce « comment » dépasse notre imagination et notre entendement. Il n'est accessible que par la foi. Notre participation à l'eucharistie nous donne un avant-goût de la transfiguration de notre corps par le Christ, comme l'a écrit saint Irénée au II^e siècle :

« De même que le pain qui vient de la terre, après avoir reçu l'invocation de Dieu n'est plus pain ordinaire, mais Eucharistie, constituée de deux choses, l'une terrestre et l'autre céleste, de même nos corps qui participent à l'Eucharistie ne sont plus corruptibles, parce qu'ils ont l'espérance de la résurrection. » (Adversus Haereses 4, 18-4-5)

Quand ?

Définitivement, « au dernier jour » (Jean 6, 39-40.44.54 / Jean 11, 24). La résurrection des morts est intimement associée au Retour du Christ :

« Car lui-même, le Seigneur, au signal donné par la voix de l'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront en premier lieu » (1 Thessaloniens 4, 16).

Ces quelques remarques suffisent à montrer l'incompatibilité entre la foi en la résurrection et la foi en la réincarnation. Cette dernière croyance, respectable et qui est celle de nos frères hindouistes depuis des millénaires, connaît un regain de succès dans les nouvelles religiosités. Les adeptes du New Age affirment que le même esprit perdure sous différents vêtements corporels et se réincarne dans des vies successives jusqu'au jour où, purifié de ses fautes, il échappe à la roue des renaissances pour se fondre dans le feu de la divinité.

Or, nous croyons que, par le sang du Christ et sa croix, nous avons été définitivement libérés de toute dette :

« Mais Dieu est riche en miséricorde ; à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions des morts par suite de nos fautes, il nous a fait revivre avec le Christ : c'est bien par grâce que vous êtes sauvés. Avec lui, il nous a ressuscités ; avec lui, il nous a fait régner aux cieux, dans le Christ Jésus » (Ephésiens 2, 4-6).

« Mais c'est une fois pour toutes, au temps de l'accomplissement, qu'il s'est manifesté pour détruire le péché par son sacrifice. Et, comme le sort des hommes est de mourir une seule fois, puis de comparaître pour le jugement, ainsi le Christ, après s'être offert une seule fois pour

enlever les péchés de la multitude, apparaîtra une seconde fois, non plus à cause du péché, mais pour le salut de ceux qui l'attendent »
(Hébreux 9, 26-28).

Notre corps n'est pas un vêtement qu'on laisse tomber pour en prendre un autre. Il fait partie intégrante de notre humanité. Ma personne est indissociablement corps et âme. La foi chrétienne invite au combat. C'est notre vie d'ici-bas, avec toutes les parcelles d'amour, de bonté, de vérité qui s'épanouira un jour dans l'au-delà en plénitude de vie éternelle.

« Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et tout homme qui vit et qui croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » (Jean 11, 25-26)

Entre résurrection et réincarnation, il n'y a pas de compatibilité possible. Il faut choisir. Je ne crois pas en la réincarnation tout simplement parce que je crois en la résurrection.

2. Comment vivre en ressuscité ?

Comment, dans ma vie de chaque jour, reconnaître les appels de Dieu ? Comment discerner le petit pas qui m'est demandé ? Utilisons l'analyse de saint Ignace de Loyola.

a. Le discernement des esprits

Le Seigneur parle à travers sa Parole, mais aussi à travers toutes choses. Il nous a donné la faculté d'être affecté, d'être touché. Et, par cette faculté, Il nous travaille. Cela atteint certes notre psychologie, mais pas uniquement. Au-delà, c'est le CŒUR au sens biblique, la cime de l'âme, c'est-à-dire le lieu central de ma personne où je puis rencontrer Dieu, qui est atteint.

✓ *Partons d'abord de la constatation que cela « bouge » en moi.*

Je suis comme une mer agitée. Un jour, cela va bien, un jour cela ne va pas bien, indépendamment du temps qu'il fait, de mon état de santé ou de l'humeur de mon voisin.

C'est le travail de toute une vie qui permet au musicien de sentir l'écart des notes. De même, il me faut toute une vie pour repérer les courants qui traversent ma mer intérieure.

Pour reconnaître les appels de Dieu et me décider à ce que Dieu soit le «premier servi », je vais utiliser ces courants pour lui répondre et ne pas rester comme une épave qui dérive.

✓ Ayant constaté ce point, voici des règles fondamentales en 2 colonnes.

<i>Satan brouille</i>	<i>Dieu parle</i>
<ul style="list-style-type: none"> - Satan cherche à couper la relation avec Dieu et avec moi-même. - Il produit un courant de trouble, de repli sur soi, d'inquiétude, d'engluement dans des affections non purifiées, d'exaltation, de vanité, d'orgueil. - Il me conduit à la désespérance. 	<ul style="list-style-type: none"> - Dieu veut toujours la vie pour moi. - Le courant qui vient de Lui est de simplicité, joie, paix, patience, serviabilité, bonté, confiance, douceur et maîtrise de soi. (Galates 5, 22). - Il me place dans la liberté intérieure.

Affinons quelque peu notre discernement. Je suis soit en phase descendante, c'est-à-dire que je vais de démission en démission, de médiocrité en médiocrité ; soit en phase montante, c'est-à-dire que je vais de sommet en sommet, de bien en mieux. Envisageons successivement les deux cas.

<i>La descente</i>	
<i>Le mauvais esprit</i>	<i>Le bon esprit</i>
<ul style="list-style-type: none"> - « Vas-y donc ! Tu es très bien comme ça, fasciné par l'argent, l'activisme et le pouvoir »... <i>il me pousse doucement vers le pente et me procure une fausse tranquillité.</i> - <i>Il passe du « c'est pas si grave... » au « tu pourras toujours remonter la pente plus tard » pour aboutir à « c'est sans issue, tu es foutu ! »</i> - <i>Il fausse le jugement. Il est « menteur et père du mensonge, meurtrier dès l'origine » (Jean 8, 44).</i> - <i>Son but est de nous conduire à la désespérance.</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Il m'aiguillonne en sens contraire : « Pousse-toi un peu et fais donc un effort pour t'en sortir ». Il me met mal à l'aise, il me bouscule et me donne une lumière sur mon péché.</i> - <i>Il rappelle les vraies valeurs (vérité) et suggère des moyens de s'en sortir : « va voir quelqu'un, va te confesser, prie. »</i> - <i>Il encourage à remonter la pente.</i> - <i>Il procure des <u>larmes</u> avec un goût de joie.</i>

La montée	
Le mauvais esprit	Le bon esprit
<p>- <i>Il cherche à nous raidir « Tu en fais trop » ou « tu n'en fais pas assez ».</i></p> <p>- <i>« Cela devient compliqué, tu te fatigues, ne va pas si vite » Devant la moindre difficulté, il nous fait imaginer une montagne, il attise nos peurs.</i></p> <p>- <i>Il nous invite à sortir du moment présent, il nous fait rêver à demain, il nous ramène à nous, il nous pousse à nous regarder nous-mêmes. Il nous enorgueillit de mes progrès.</i></p> <p>- <i>Son intervention est souvent bruyante.</i></p>	<p>- <i>Il encourage doucement, il attire vers la paix et le calme.</i></p> <p>- <i>Il est clair, simple, il montre les as à faire l'un après l'autre dans une certaine obscurité de l'imagination. Il montre la réalité des choses, il équilibre.</i></p> <p>- <i>Il nous aide à être présents, ici et maintenant, aux tâches et aux personnes. Il nous donne de croire. Il nous donne l'humilité sur le chemin, rapportant tout à Dieu dans une grande simplicité. Il tourne nos regards vers Dieu.</i></p> <p>- <i>Il procure une consolation discrète.</i></p>

Une petite remarque des « Notes intimes » de Marie Noël résume tout cela avec le bonheur qui est souvent le sien :

*« Dieu n'a pas de vertus.
Il est SIMPLE.
Toute simplicité en moi, c'est Lui.
Toute complication, c'est l'Autre. »*

b. Le point faible

Munis de ces indications, vous pourrez faire de votre retraite, non pas une parenthèse, mais un appui pour un nouveau départ. Comment ?

- ✓ En écrivant, comme une sorte de charte personnelle, la ou les paroles de Dieu qui ont été pour vous lumière en ces jours et qui porteront leur fruits dans les semaines qui vont suivre.
- ✓ En présentant au seigneur le ou les points faibles qu'il nous a révélés durant ces jours. « Seigneur, rends-moi vigilant, donne-moi par ton Esprit la garde du cœur pour que chaque fois que je m'approche de ce point faible, j'entame vigoureusement le combat afin de ne pas laisser s'y engouffrer n'importe quoi. » Demandez l'intercession de Jeanne pour qu'elle vous obtienne une grâce de fermeté du cœur (« les gens

d'armes batailleront, et Dieu donnera victoire »). Le Seigneur alors agira en vous et vous donnera peu à peu des comportements nouveaux.

- ✓ Chaque jour, au lever par exemple, posez la main sur les quatre colonnes de votre tableau construit durant ces cinq jours de prière. Ainsi, par ce geste concret, nous laissons le Seigneur nous transformer à partir de notre « point faible ». C'est le lieu de notre combat spirituel et de notre mission.

c. La prière

Pour cela, il faut persévérer dans la prière. Donnez, fidèlement et quotidiennement, du temps au Seigneur. Tout se joue dans la fidélité à la prière. Ce qui dépend de nous, c'est d'être là, dans la foi, devant Dieu. Si j'éprouve des consolations sensibles ou une prière forte, je rends grâce et je rapporte tout au Seigneur. Si je suis dans l'aridité, je rends grâce de ce que le Seigneur m'éduque à l'aimer, non pour ce qu'il me donne, mais pour ce qu'il est.

C'est le moment, aujourd'hui, de vivre la prière de simple présence. C'est une prière où l'on ne dit rien, où l'on ne fait rien. On s'y tient, simple et aimant, devant le Seigneur. Luc 10, 39 : « *Marie, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.* » Elisabeth de la Trinité décrit cette prière en une phrase : « *Je me tais ; Je l'écoute. Je l'aime.* »

Il y a des années, j'avais demandé à Jeanne d'Arc de m'obtenir la grâce de mourir en disant, comme elle, le nom de Jésus. Et, presque imperceptiblement, dans les mois qui ont suivi et en en prenant conscience qu'au bout d'un moment, j'ai reçu dans mon cœur le Nom de Jésus, comme une douce pulsation, accompagnant ma prière. Je vous souhaite de rester toute une heure, en répétant, dans le cœur, ce Nom qui est au-dessus de tout nom, le Nom qui seul sauve...

d. La prière continuelle

Cela peut être alors un chemin vers la prière continuelle. « Jésus dit encore une parabole pour montrer à ses disciples qu'il faut toujours prier sans se décourager » (Luc 18, 1). Jésus invite à prier toujours. Je vois deux moyens d'y arriver :

- Un de mes amis me dit que tout ce qu'il entreprend et accueille durant la journée, il le fait en disant « nous ». « Seigneur, nous... » Il fait équipe avec le Seigneur.
- La prière de Jésus est un autre moyen. C'est répéter doucement : « Jésus-Seigneur », « Jésus-Sauveur », « Jésus ». Ou encore associer, comme sur

l'étendard de Jeanne d'Arc, : « Jésus-Marie ». Surtout n'en faites pas quelque chose de raide et de contraint. C'est à accueillir au moment où l'Esprit vous le donnera.

e. Le recours aux sacrements

Nous avons vu combien ce recours aux sacrements était important pour Jeanne d'Arc : sa fierté d'être « fille de Dieu » par le baptême, son souci de se purifier par la confession, sa faim de la communion eucharistique. Rappelons un texte important de Vatican II : « *Les sacrements ont pour fin de sanctifier les hommes, d'édifier le Corps du Christ, enfin de rendre le culte à Dieu ; mais, à titre de signes, ils ont aussi un rôle d'enseignement. Non seulement ils supposent la foi, mais encore, par les paroles et par les choses, ils la nourrissent, ils la fortifient, ils l'expriment ; c'est pourquoi ils sont dits sacrements de la foi* » (Sacrosanctum Concilium 59). Les sacrements ne sont pas ces gestes conventionnels qu'ils sont trop souvent dans nos sociétés post-chrétiennes. Ils supposent la foi pour porter leurs fruits et nourrissent et consolide cette foi.

Les sacrements sont des gestes du Christ ressuscité : c'est lui qui baptise, qui réconcilie, qui rompt le pain de sa présence. Par eux l'Esprit guérit et transforme ceux qui les reçoivent dans la foi en les rendant fils et filles dans le Fils de Dieu. L'Esprit déifie les croyants en les unissant au Fils unique.

Demandons à Jeanne de nous donner un peu de cette faim sacramentelle qui habitait son cœur et tirons profit de la grande facilité que nous avons, sous nos latitudes, pour vivre les sacrements.

Jeanne a toujours eu la conviction d'être aimée de Dieu. Qu'elle nous obtienne cette même grâce et nous fasse, dans la joie de la résurrection, toujours servir Dieu le premier.

Stavelot, le 13 avril 2002.